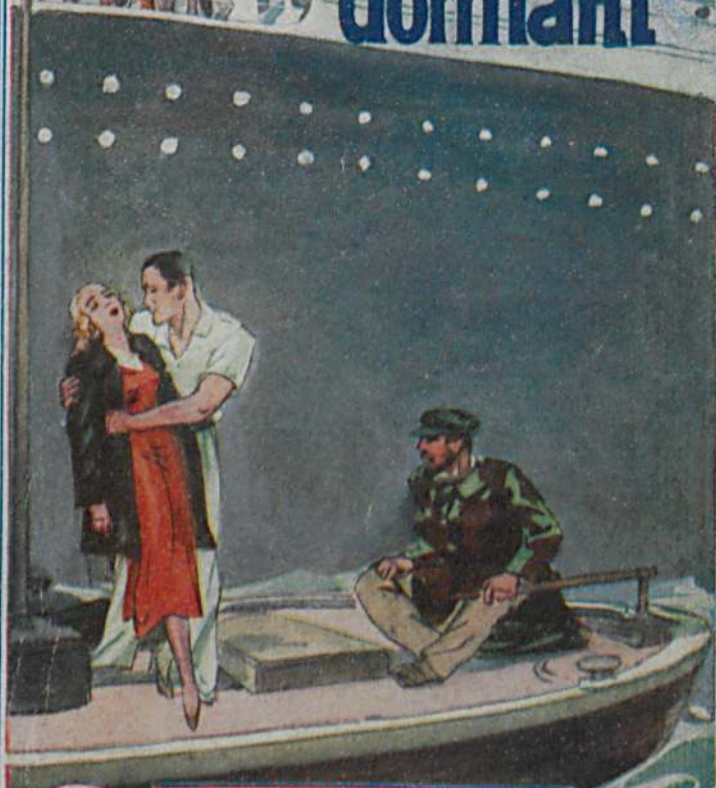


Félix Celval

La belle aux flots dormant



FR
150.

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^e)



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 "
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 "

PRIMES AUX ABONNÉES



Chaque numéro de Patron Journal est remboursé



CONCOURS - PRIMES

permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

**LA BELLE AUX
FLOTS DORMANT**

c 90809
FÉLIX CELVAL

LA BELLE AUX FLOTS DORMANT

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS.
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
94, rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LA BELLE AUX FLOTS DORMANT

CHAPITRE PREMIER

UNE CÉRÉMONIE SCIENTIFIQUE.

— Le grand prix de chimie organique... annonça la voix de l'appariteur... Silence, s'il vous plaît, Mesdames ! Le grand prix de chimie va être proclamé incessamment.

Le bourdonnement de ruche, qui emplissait le grand amphithéâtre de la Sorbonne, s'apaisa quelques instants.

C'était la distribution solennelle des Prix du Concours Général entre toutes les Facultés de France. Cette année-là, la Faculté des sciences de Paris avait été particulièrement favorisée et l'affluence nombreuse ne ménageait point les applaudissements aux lauréats dont les noms étaient désignés à l'admiration des profanes.

Sur les bancs de l'hémicycle on apercevait une foule compacte dans laquelle les femmes entassées protestaient, avec véhémence, contre les retardataires qui venaient interrompre la lecture du Palmarès.

Il en résultait des discussions fâcheuses et la nécessité de réclamer, à chaque instant, le silence indispensable à la majesté de la cérémonie, qui s'accomplissait, au milieu de la pompe universitaire d'usage.

— Grand prix de chimie!... répéta, avec une impatience contenue, le lecteur debout sur l'avant-scène.

Un brouhaha, suivi des chuts nombreux des étudiants, massés au parterre, indiqua l'intérêt que les « scientifiques » attachaient à cette récompense.

Puis un silence impressionnant permit d'entendre distinctement l'organe sonore du lecteur annonçant :

— Le grand prix de chimie organique, fondé par l'Académie des Sciences, a été décerné, cette année-ci, à une jeune fille...

Les applaudissements des étudiantes couvrirent la suite de la phrase. Toutes témoignaient l'enthousiasme que leur causait cette victoire de leur sexe.

Mais quelques plaisanteries, lancées par la concurrence masculine, calmèrent un peu l'effervescence et permirent aux auditeurs d'entendre la fin de la proclamation du palmarès.

— Mademoiselle Jeannine Lancier, de la Faculté des Sciences de Paris.

Le nom se propagea, aussitôt murmuré par cent bouches expansives.

— Jeannine Lancier!... La fille du docteur Lancier mort si tristement, il y a quelques années, aux colonies lors de la grande épidémie de fièvre jaune qui désola la côte d'Ivoire!...

— C'est une jeune fille très intéressante, affirma

une auditrice avertie. Elle demeure à Paris, avec sa mère, dans un petit logement de la rue de Vaugirard. M^{me} Lancier vit difficilement. Elle donne des leçons de piano ; métier ingrat. Elle s'épuise en courses et néglige sa santé qui est fort déprimée par le malheur et les privations. On sait, dans le quartier, qu'elle se dévoue pour sa fille et épuise son énergie et ses dernières ressources afin de lui permettre de continuer ses études.

— Elle n'a pas affaire à une ingrate. Cette jeune personne doit la rendre bien fière. Une lauréate du grand prix de chimie n'est pas la première venue.

— C'est une étudiante qui fera son chemin dans la vie.

Toutes ces remarques s'échangeaient dans la foule, tandis que Jeannine, un peu confuse d'être le point de mire de l'attention générale, montait recevoir son prix.

Et, tout desuite, l'opinion du grand nombre se manifesta par des chuchotements dans lesquels on entendait ces mots :

— Elle est charmante.

— Une beauté !...

— Qui soupçonnerait dans cette jolie fille une savante ?...

— Un ban pour notre camarade Jeannine ! proposa tout à coup, la voix d'une étudiante.

Cette fois l'élément masculin approuva avec une énergie qui dénotait une sympathie réelle.

Très émue, la jeune fille remercia en s'inclinant gracieusement vers les spectateurs.

— C'est une ovation méritée, mon enfant, lui murmura le doyen de la Faculté des sciences. Je vous félicite, Mademoiselle, et je suis heureux de vous informer qu'une bourse de voyage de cinq mille francs vous a été attribuée pour vous permettre de vous rendre en Allemagne compléter vos études chimiques.

Rouge de plaisir, Jeannine remerciait, saluait et se disposait à rentrer dans la foule lorsqu'un vieux professeur lui toucha la main.

C'était un chimiste distingué, un savant que ses recherches et ses découvertes avaient fait connaître. Son nom était populaire et son cours à la Faculté était un des plus suivis par les élèves auxquels il s'intéressait, d'ailleurs, avec une sollicitude toute paternelle.

— Qu'allez-vous faire à présent dans la vie, ma chère enfant ?

— Je ne saurais vous le dire, mon cher maître, fit, sans embarras, la jeune fille ; je suis encore toute bouleversée par ces acclamations. Cela m'effraye un peu. J'aime le calme, mes études, les laboratoires, dans lesquels je travaille en paix, et ma chambre, avec mes livres, dans la petite maison où maman doit m'attendre avec beaucoup d'impatience.

— Excusez-moi de retarder encore le très légitime désir de M^{me} Lancier de vous embrasser après cette victoire ; je veux simplement vous prédire un grand avenir, si vous savez bien employer le voyage d'études que votre bourse, si méritée, vous met à même

d'entreprendre dans les usines chimiques allemandes. Vous pouvez obtenir ensuite un emploi libéralement rétribué dans l'industrie, ou trouver, s'il ne vous est pas trop pénible de vous expatrier, une situation splendide dans l'Amérique du Sud.

— Hélas !...

— Pourquoi cette réticence ?

— Hélas !... monsieur, dit Jeannine, la santé de maman ne me permettra jamais de suivre vos excellents conseils. Je ne veux, à aucun prix, la laisser seule et je me contenterai de vivre modestement auprès d'elle, en tachant de lui rendre ce qu'elle a fait pour moi depuis la mort de mon père.

Elle soupira de nouveau. Ses yeux pleins d'une tristesse soudaine semblaient ne plus voir la grande salle remplie de monde. Elle revivait des heures douloureuses, et cette amertume subite sur ce jeune visage apitoya le vieux maître.

— Machère enfant, je souhaite vivement que votre vaillance trouve le bonheur qu'elle mérite. Vous êtes énergique et laborieuse, c'est-à-dire armée pour réussir, et je suis convaincu qu'un jour viendra où votre nom sera cité, avec honneur, dans le monde scientifique. Je vous aiderai, d'ailleurs, de mon mieux à gravir la pente. Au revoir et bonne chance, Mademoiselle Jeannine !

La lauréate remercia et redescendit dans la foule, où elle disparut dans les rangs pressés des autres étudiantes, tandis que l'attention générale se portait sur les nouveaux lauréats du concours.

— Tu pars ? remarqua une camarade, en voyant Jeannine remettre ses gants et son manteau. Tu n'attends pas la fin de la cérémonie ?

— J'ai laissé, ce matin, maman très fatiguée. Je suis inquiète, murmura la jeune fille. J'ai hâte de rentrer à la maison. Tu sais, il y a dans l'existence des minutes où l'on voudrait pouvoir posséder le don d'ubiquité et vivre à la fois dans deux endroits différents. C'est impossible, malheureusement. Alors tu m'excuseras auprès de nos amies. Adieu !

— Elle n'a pas de chance, commenta l'amie à haute voix. Comme vacances, après les succès, elle va s'enfermer et devenir garde-malade.

— Une si jolie fille qui devrait se promener sur une plage, où dans un dancing, entourée d'une bande d'adorateurs, ajouta une seconde camarade. Jeannine est faite pour plaire. C'est ridicule de la voir s'affoler sur des réactifs et des éprouvettes et perdre sa jeunesse dans les laboratoires.



Tandis que ses compagnes d'études la plaignaient de la sorte, Jeannine se hâtait de regagner la rue de Vaugirard.

Elle était seule à ne pas remarquer l'impression qu'elle produisait.

La jeune fille n'était nullement coquette et ne cherchait point, comme tant d'autres, à faire valoir les charmes extérieurs dont la nature l'avait douée.

Elle était grande, mince, mais très bien faite et les lignes harmonieuses de son corps souple dessinaient une plastique impeccable que révélait la robe légère. Son fin visage était encadré de cheveux dorés, qui foisonnaient en boucles légères, et éclairé par deux grands yeux marron un peu sérieux dans cette jolie physionomie qu'une bouche agréablement modelée rendait extrêmement captivante.

Jamais on n'eût soupçonné, en la regardant, une savante jeune fille douée de capacités scientifiques rares et nullement disposée à prêter l'oreille aux compliments des flirts.

Car une seule pensée obsédait Jeannine et la remplissait d'inquiétude : sa mère ! Sa mère qui s'était plainte d'une douleur persistante au côté et n'avait pu l'accompagner à la Sorbonne.

— Rien de nouveau, Madame Guérin ? demanda-t-elle, avec anxiété, à la concierge. Maman n'a pas eu de crise nouvelle ?

La concierge eut un geste évasif. Mme Lancier n'avait pas l'air d'aller mieux.

— Mon Dieu !

— Ni plus mal, compléta la brave femme émue par la perplexité de Jeannine.

La jeune fille ne fut pas longue à monter au cinquième étage.

— Maman !... s'écria-t-elle en arrivant. Comment !... couchée ?

— Pour me reposer, ma chérie, affirma doucement Mme Lancier. Je suis mieux ainsi, je t'assure ; ne me

regarde donc pas avec ces yeux-là, ma petite fille. Ce ne sera rien. Voyons, parle-moi de toi. Ton prix? Ton succès?... Es-tu contente au moins, ma mignonne?...

— Enchantée! Maman... et riche. Oui, riche de cinq mille francs, qui m'ont été attribués pour une bourse de voyage.

— Cinq mille francs!...

— C'est le Pérou, fit galement Jeannine. Avec cela nous allons, toutes les deux, passer des vacances inoubliables. Nous allons nous croire encore à l'époque où nous étions riches, lorsque papa nous forçait à partir pour Royan où pour la Baule. Je veux que tu sois encore choyée comme à cette période fastueuse de notre vie. Guéris-toi bien vite, petite mère.

— Ma chérie... ta présence m'a déjà réconfortée, assura M^{me} Lancier. Je me sens beaucoup mieux depuis ton retour. Si, si, tu ne me crois pas, Jeannine?

Hélas! Jeannine s'effrayait de plus en plus. Elle remarquait sur la face amaigrie de M^{me} Lancier des crispations nerveuses qui décelaient une douleur persistante en dépit des efforts de la malade.

— Tu souffres, maman?... Tu souffres beaucoup?

— Mais non.

— Tu dois souffrir?... affirma résolument la lauréate. Tu ne veux pas avouer ton état; mais je m'en rends compte. Oh!... Tu as beau faire « Non » en secouant la tête, j'ai eu tort de te laisser seule; j'aurais dû rester près de toi, laisser de côté la vanité et ne pas me rendre à la Sorbonne... Mon Dieu! mon Dieu que de reproches je me fais déjà!...

— Tu as tort de t'alarmer, mon enfant, je t'assure que j'ai déjà éprouvé fort souvent les malaises que j'éprouve aujourd'hui. Cela va et cela vient. Tu verras, demain, tout sera oublié.

— Mais tu frissonnes, maman!... Tu as la fièvre, clama tout à coup Jeannine.

Elle avait saisi une des mains de M^{me} Lancier entre les siennes, et constatait une chaleur brûlante, une peau sèche et des pulsations tellement rapides qu'elle poussa un cri d'angoisse.

— Je t'en prie, maman, laisse-moi te soigner sérieusement. Tu dissimules ce que tu ressens afin de ne pas m'effrayer et le mal progresse ensuite... Vite! vite! Madame Guérin... Le médecin, le médecin tout de suite.

Sans écouter les protestations de sa mère, Jeannine s'était précipitée au dehors et mettait la concierge au courant de la situation, qu'elle jugeait grave.

— Ne vous tourmentez pas si fort, mon petit, je vais voir cela, déclara M^{me} Guérin.

Laissant Jeannine courir, en hâte, à la recherche d'un docteur, elle gravit les cinq étages et vint s'installer au chevet de la malade.

Celle-ci avait cessé de feindre un mieux de circonstance. A l'aspect des traits convulsés par la souffrance, la concierge hocha la tête, et murmura :

— Pauvre petite!

Elle pensait à Jeannine et avait parlé à mi-voix, inconsciemment, sans songer à la cruauté de cet aveu.

La malade ouvrit les yeux.

— Je suis perdue, fit-elle. J'ai négligé de faire faire, en temps opportun, l'opération qui eût pu me sauver. A présent, il est trop tard.

— Hélas, quelle idée, ma bonne dame? Vous ne dites pas cela sérieusement. Vous n'êtes pas médecin d'ailleurs.

— Mon mari l'était, madame Guérin... J'ai pu me familiariser ainsi avec les symptômes qui ne pardonnent guère. Ma pauvre Jeannine sera bientôt orpheline.

— Allons donc! protesta la concierge, vous vivrez assez pour la voir devenir une savante, comme son père.

Mme Lancier eut un sourire découragé et d'une tristesse infinie.

— Je ne verrai pas cela. Jeannine va rester seule dans la vie... Toute seule!

Malgré son courage, un sanglot de détresse échappa à la pauvre femme, qui reprit avec désespoir :

— Ma fille! Mon enfant chérie!... Jeannine sans personne pour la protéger... Ah! quelle tristesse pour une maman! Quelle navrante destinée! quel tourment!

Puis de longs sanglots la suffoquèrent.

Navrée elle-même par ce désespoir, la concierge affecta de plaisanter.

— Vous n'y songez pas... ma bonne dame! A votre âge il y a de la ressource; vous êtes solide, Dieu merci, et Mlle Jeannine est assez intelligente pour vous tirer de ce mauvais pas. Il ne faut pas désespé-

rer; la Providence n'a pas toujours l'air de songer à ceux qui sont dans la peine, et puis elle survient quand il le faut, n'ayez pas de crainte.

— Oh, la Providence!... prononça la malheureuse mère, avec un accent plein d'amertume; elle m'a oubliée depuis longtemps, mais je ne lui garderai point de rancune si elle reporte sa sollicitude sur ma Jeannine.

Celle-ci revenait, à ce moment, accompagnée par le docteur.

— Maman! fit-elle à l'oreille de sa mère, la chance est pour nous. Le docteur, que j'ai rencontré, a bien connu papa : c'était un de ses amis, à la Faculté de Médecine, et il va faire tout ce qu'il pourra pour te soulager et te guérir. N'est-ce pas, docteur ?

— Parfaitement! affirma le praticien à la malade, mademoiselle Jeannine a dit vrai et nous allons mettre à la raison le mal qui vous a terrassée.

— A la bonne heure! approuva M^{me} Guérin... Ah! pauvre maman, vous allez vivement reprendre goût à l'existence et pouvoir accompagner mademoiselle dans sa tournée scientifique.

M^{me} Lancier attachait sur le médecin cet étrange regard des grands malades qui interrogent sans oser parler.

— Dieu vous entende, docteur, dit Jeannine.

— Il m'entendra, Mademoiselle.

Mais tandis que la jeune fille, rassurée, embrassait sa mère avec tendresse, le docteur s'approcha de M^{me} Guérin et lui fit signe de venir sur le palier.

— Eh bien?...haleta la concierge. Elle est bien mal, n'est-ce pas?...

— Chut! fit le médecin. Gardez le sourire jusqu'au bout; il ne faut, à aucun prix, désespérer la jeune fille.

— Mais... la maman?

— Elle ne finira pas la semaine, conclut gravement le docteur.

CHAPITRE II

SEULE DANS LA VIE.

Au fond de l'arrière boutique de la pharmacie normale « *Richard Olive* », à la Roche-sur-Yon, une voix autoritaire s'éleva.

— Laurence!

— Maman?...

— Tu sais la navrante nouvelle? Notre cousine Lancier vient de mourir.

Une assez jolie fille brune, qui se mettait du rouge aux lèvres, devant la glace de son armoire, poussa une exclamation de surprise.

— Pas possible?

— Qui aurait supposé cela l'année dernière, lorsque nous sommes allées la voir à Paris entre deux visites à l'Exposition Coloniale. J'avais évidemment remarqué qu'elle était très anémiée, mais de là à conclure à une fin aussi rapide, il y a de la marge. Ah! quelle catastrophe pour sa fille!

— La lauréate!... ponctua Laurence, en pinçant les lèvres d'une façon assez ironique.

— La voilà sur le pavé, en dépit de son instruction, ajouta M^{me} Richard avec une commisération feinte. Que va-t-elle faire de toute sa science?

Laurence acheva de se peindre le visage avant de répondre :

— Elle aurait mieux fait d'entrer comme dactylo dans une maison de commerce.

— Parbleu!... acquiesça M^{me} Richard, mais ma cousine Lancier était ambitieuse, elle rêvait pour sa fille de hautes destinées, elle avait constamment à la bouche la profession de son mari.

— Le martyr de la Science!

— Tais-toi, Laurence... si ton père t'entendait parler ainsi de son vieil ami Lancier, qu'il considère toujours comme la gloire de la famille, tu le verrais entrer en fureur. Évidemment, c'était quelqu'un.

— La Science devrait donc, en toute justice, s'occuper de sa fille, persifla Laurence; ou alors la Science n'est qu'une chimère!

A ce moment un petit homme corpulent apparut sur le seuil de l'arrière-boutique.

C'était M. Richard Olive, le pharmacien, fort congestionné et très scandalisé.

— Sottes pécores! fit-il aux deux femmes. Vous cassez déjà du sucre sur le malheur des autres. C'est odieux!... Vous devriez rougir de vos commentaires, Léocadie, et toi, Laurence, tu n'iras jamais au quart de la cheville de ta cousine sous le rapport de l'intel-

ligence, et encore moins sous celui du travail. Ciel de Vendée ! à quoi êtes-vous bonnes en dehors de vos chiffons et de vos commérages ? Pas même à tenir la pharmacie. Pas même !...

Cette fois, M^{me} Richard se rebiffa.

— Si nous étions susceptibles de gérer la pharmacie, à quoi cela servirait-il d'avoir un aide ?

— Mon aide fulmina M. Richard, je l'ai congédié ce matin même, mon aide !

— Comment ! s'écria Laurence, vous avez congédié Fredo ?

La brune fille semblait subitement avoir passé de l'indifférence à l'exaspération ; ses yeux bleus lançaient à M. Richard des regards fort peu respectueux... Elle répéta :

— Vous avez congédié Fredo, sans motif ?

— Pardon, répliqua M. Richard, les motifs pullulaient au contraire. D'abord, c'était un ignorant.

— Un ignorant ?...

— Qui confondait le bicarbonate de soude avec le borate, le calomel avec le chlorure de sodium et donnait de l'arnica comme vomitif et de l'émétique pour calmer les douleurs rhumastismales. Ah ! j'ai évité bien des homicides par imprudence à ce phénoménal auxiliaire.

— Il était pourtant extrêmement distingué et d'une excellente famille.

— Je n'ai pas besoin d'un hobereau derrière mon comptoir.

— Papa ! cria Laurence avec une violence non feinte,

vous calomniez Fredo, comme toujours. Il vous déplaît parce qu'il est séduisant, élégant et tout à fait bien de sa personne. Vous préférez à ce jeune homme, qui faisait honneur à votre magasin, quelque grossier malappris, gauche et balourd comme un apprenti épiciersans doute? Ah! je suis curieuse de voir arriver le phénomène, de votre choix, qui doit remplacer Fredo.

— Moi aussi, compléta Mme Richard, en s'associant, selon son habitude, aux récriminations de sa fille.

Habituellement le pharmacien tempêtait, fulminait, hurlait, puis finissait par se calmer et par reconnaître ses torts.

C'était la cinquième fois, depuis un an, qu'il remerciait son aide. Laurence et Mme Richard s'attendaient donc à le voir céder encore et laisser l'élégant Fredo reprendre ses fonctions, lorsqu'elles eurent la surprise inouïe d'entendre M. Richard prononcer :

— Fredo ne rentrera plus à la maison... J'attends son successeur, demain!

Puis, sans daigner répondre aux questions de sa femme et de sa fille, il tourna le dos et regagna son magasin avec la majesté d'un souverain venant d'exposer son « veto » aux exigences d'un parlement.

Laurence et sa mère étaient demeurées stupéfaites.

— Quelle mouche le pique? fit la jeune fille; ce n'est pas sérieux; Fredo ne tolérera pas un intrus à la pharmacie, il saura bien le faire déguerpir.

Mme Richard réfléchissait.

— Ton père a dû manigancer quelque surprise. Tu

sais qu'il voit d'un mauvais œil les assiduités de M. Fredo Berlys. Ce jeune homme te compromet, on jase déjà sur votre compte dans la ville. Tu ferais bien de modérer un peu son ardeur. La réputation d'une jeune fille est vite compromise en province.

— C'est pour cette raison que je ne tiens guère à demeurer à la Roche-sur-Yon, maman. Je ne suis pas faite pour une existence de ce genre. La famille de Fredo est assez riche pour lui acheter un fond de pharmacie à Paris, et je le suivrai sans me faire prier...

— Comment?

— En devenant sa femme, continua Laurence sans s'émouvoir. C'est arrangé entre nous, et tu peux considérer déjà Fredo comme ton gendre.

— Mais, ton père? objecta M^{me} Richard, ton père? Petite écervelée! jamais ton père ne consentira à ce mariage!

— Oh! répliqua la belle fille, en secouant la tête avec une expression de défi, si papa s'entête vraiment trop, il faudra bien le forcer à changer d'avis.

— De quelle façon?

— Ne t'inquiète pas des procédés, laisse faire les événements et attendons le phénomène que papa pense mettre à la place de Fredo. Ce doit être un produit d'une faculté dernier modèle, et j'ai dans l'idée que nous allons passer quelques jours sans ennui.

.
Le lendemain, M. Richard commença, dès l'aube, à faire installer la chambre de son nouvel employé.

Il apportait à cette cérémonie une telle passion turbulente que Léocadie s'impatiente.

— Des tapis ? une toilette avec une grande glace ? un bureau ministre ? une commode Louis XV et un lit luxueux ? C'est de la folie pure ! Et tu prétendais que Fredo était exigeant parce qu'il demandait un fauteuil Moriss.

— Oui.

— Alors, pourquoi ce divan dans la chambre du nouvel élève ? Veux-tu aussi y mettre un piano ?

— Peut-être.

— Laurence ! cria M^{me} Richard, ton père est en train de perdre la raison. Ton père meuble la chambre du nouvel élève comme s'il s'agissait d'une poupée !... Où vas-tu ?

— A la gare ! fit sèchement le pharmacien, c'est justement l'heure du train de Paris.

— De Paris ?... balbutia sa femme ; qui attends-tu donc ?

— Mais, répondit M. Richard, vous devriez bien vous en douter ; simplement le remplaçant de Fredo.

Cette fois, Léocadie n'attendit même pas le départ de son mari pour clamer avec éclat :

— Ah ! cette fois, c'est formidable ! Laurence ! le nouvel élève vient de Paris.

— Non ?...

— Si ! si ! assura M^{me} Richard, ton père a dû prendre, subitement, la folie des grandeurs. Tiens, suivons-le, nous verrons bien.

Cinq minutes plus tard la mère et la fille arrivaient

à la gare et se dissimulaient, soigneusement, afin d'observer M. Richard en train de faire les cent pas sur le quai, avant l'arrivée de l'express.

— Mais, ma parole, remarqua tout à coup la pharmacienne, il gesticule avec sa canne comme un jeune homme. Il semble tout à fait enchanté ; jamais je ne l'ai vu aussi gai.

— Il rit tout seul, fit Laurence. Oh, attention ! le train arrive.

En effet, au milieu du tumulte habituel, l'express de Paris entra en gare.

— Eh bien, maman, fit Laurence, voilà le moment, ouvrons l'œil. Aperçois-tu ton mari ?

— Comme il court, balbutia M^{me} Richard. Ah ! il fait le télégraphe avec sa canne ; son oiseau rare doit être arrivé.

— Mais c'est une femme ! s'exclama Laurence. Une très jeune femme, on dirait presque une jeune fille.

— Tu es folle.

— Rends-toi compte, maman.

— Ah, mon Dieu !... mais tu as raison en effet, c'est une demoiselle... Oh, le monstre !

— Que se passe-t-il donc ?

— Il l'embrasse ! rugit Léocadie, il parle avec émotion. Il... Ah, le bandit ! il recommence... Oh ! mais je ne tolérerai point cela ! Ah, le misérable ! devant moi !

En dépit des remontrances de sa fille, M^{me} Richard, bousculant tout sur son passage, se précipita vers son mari, en brandissant son parapluie.

Mais elle demeura stupéfaite en reconnaissant, tout à coup, la rivale que le pharmacien lui présentait le sourire aux lèvres.

— Jeannine?

— Jeannine Lancier, oui, ma chère, ajouta M. Richard; notre savante petite cousine, qui a bien voulu accepter d'être ma collaboratrice, à la pharmacie. T'attendais-tu à cela, Léocadie?

Ahurie, la revêche provinciale s'inclina, balbutia quelques paroles confuses et embrassa, sans cordialité, la nouvelle venue, tandis que son mari proclamait :

— J'ai eu du mal à la décider. Cette pauvre enfant était sans famille, orpheline, sans ressources, sans situation. La misère!... quelle tristesse! quelle injustice! La fille de Lancier mort pour la science! Je ne pouvais point tolérer cela. Jeannine est d'ailleurs plus qualifiée que bien d'autres pour remplacer mon assistant. Elle a sa licence ès sciences, le grand prix de chimie, etc... Elle me secondera dans toutes mes recherches et m'aidera à lancer la Jouventine de l'Ouest, le Dépilatoire Richard et le Coricide de Vendée, sans compter les spécialités nouvelles que nous trouverons ensemble; c'est une affaire!

Il gesticulait, parlait fort, s'agitait, prenait à témoin les passants qu'il connaissait, présentait Jeannine et étourdissait la jeune fille par son verbiage coloré et sa mimique exagérée.

— Mais parle donc, conclut-il, en s'adressant à sa femme, dis quelque chose d'aimable à cette petite. N'ai-je pas eu raison d'agir ainsi?

Léocadie haussa les épaules.

— Tu es libre de prendre les décisions utiles à ton commerce; tu ne m'as pas demandé conseil, et je n'ai pas à discuter les considérations charitables qui t'ont poussé, mon ami.

Elle pinçait ses lèvres minces et toisait Jeannine de la tête aux pieds avec une attitude, déjà empreinte d'une autorité protectrice, qui déplut à l'étudiante. Puis, tout à coup, elle s'efforça d'être bienveillante.

— Soyez la bienvenue, ma petite Jeannine. Notre maison vous est ouverte. Je souhaite que vous trouviez chez nous le réconfort dont vous avez tellement besoin après les épreuves que vous avez traversées. Seule dans la vie, à votre âge, est trop effrayant! Ah, votre mère vous était encore bien utile! Quel malheur de l'avoir perdue, quel malheur!

Jeannine, en dépit de son énergie, sentit ses yeux s'emplir de larmes. M^{me} Richard maniait les consolations avec une maladresse sournoise, sous laquelle un peu de méchanceté s'alliait à une cordialité de commande.

— Ciel de Vendée! grogna soudain M. Richard, tu fais pleurer cette petite avec tes jérémiades. Jeannine, venez, mon enfant. Voilà justement ma fille Laurence, qui désire vous embrasser. Faites connaissance toutes les deux, vous êtes jeunes, la vie est longue, il faut s'entendre, s'aider mutuellement pour être heureux, c'est la meilleure façon de comprendre l'existence... la seule vraie.

Laurence interrompit son père.

— Oh ! je t'en prie, papa, moins de discours. Notre cousine a besoin de repos et aussi de réparer un peu le désarroi de sa toilette ; son long voyage en chemin de fer l'a décoiffée. Jeannine écoutera mieux ton éloquence après avoir passé un quart d'heure devant la glace de sa coiffeuse ; ne restons donc pas sur le quai comme des colis. Rentrons déjeuner au *garage*.

Elle affectait une désinvolture et un langage qu'elle croyait modernes. Jeannine se serait fort amusée de ses attitudes étudiées et prétentieuses, si l'obsédante pensée de sa mère n'était pas venue effacer le sourire qui s'esquissait sur ses lèvres.

Par exemple, la bonté vraie de l'excellent cousin Richard la touchait profondément. Le gros homme, en dépit de son apparence un peu lourde, était plein de délicatesses exquises. Jeannine sentait en lui un ami très sincère, une affection que ne dictaient point d'autres pensées que le désir de sauver du malheur la fille d'un homme dont il honorait la mémoire. Pour la première fois, depuis la mort de M^{me} Lancier, elle retrouva un peu d'espoir et se sentit moins seule dans la vie, selon l'expression imagée chère à sa cousine Léocadie.

Par exemple elle eut à subir, pendant le dîner, une foule de questions qui renouvelèrent sa peine. Elle dut raconter, en détail, les phases de la maladie de M^{me} Lancier ; dire les angoisses des longues nuits passées au chevet de la moribonde. On avait tenté vainement une opération ; elle avait dépensé, pour sauver sa mère, les cinq mille francs de la bourse de

voyage, et dû vendre les quelques titres qui restaient comme dernières épaves de leur fortune disparue.

— De sorte, minauda M^{me} Richard, que vous êtes intégralement dépourvue d'argent, ma pauvre petite.

— C'est dur, soupira Laurence.

— Ah, si votre pauvre mère avait suivi mes conseils, ajouta Léocadie, vous seriez aujourd'hui dans un grand magasin, ou bien employée dans les Postes... Les diplômes ne sont pas tout dans la vie.

— A quoi te servent-ils à présent ? reprit Laurence.

— Tais-toi, ordonna le pharmacien, tu raisones comme une personne qui n'a jamais été capable d'en décrocher un seul. Les diplômes de Jeannine m'ont suggéré l'idée de la prendre à la pharmacie pour remplacer cet inepte Fredo qui était la honte du Codex. Avec la collaboration de ta cousine, je gagnerai peut-être une fortune en lançant des spécialités. J'estime que cette perspective-là vaut bien la peine d'être envisagée.

Laurence n'osa point discuter. L'arrivée de Jeannine, et son installation, à la place de son flirt, lui causaient quelques inquiétudes. Cette jeune fille était bien jolie pour une savante, M^{me} Richard ne pouvait lui pardonner sa supériorité incontestable. Cette Parisienne serait bientôt très connue. La Roche-sur-Yon étant un grand village où tout se savait, Jeannine allait faire l'objet de toutes les curiosités provinciales. Cette publicité exaspérait l'envieuse Laurence, qui allait être reléguée au second plan. Une rivale lui était

odieuse, elle allait peut-être accaparer les hommages auxquels l'avaient habituée les jeunes gens de la ville. Dès lors, la Parisienne fut une ennemie.

Jeannine était loin de deviner le trouble que sa présence avait produit dans l'âme de sa cousine. Elle ne trouvait pas Laurence très sympathique; elle lui paraissait maniérée et prétentieuse, mais ces défauts étaient communs à beaucoup de jeunes personnes des petites villes et semblaient fort inoffensifs.

Seule, M^{me} Léocadie Richard lui avait semblé nettement hostile. Jeannine avait souvent entendu sa mère parler de la cousine de la Roche-sur-Yon avec une franchise qui ne la paraît nullement de vertus.

— Quel malheur! assurait M^{me} Lancier, qu'un si brave homme comme notre cousin ait épousé cette mégère. Le pauvre homme fait son purgatoire auprès d'elle et mérite cent fois le paradis. C'est une tyrannique sainte Nitouche qu'il vaut mieux ne pas approcher.

Hélas, les circonstances avaient, à l'heure présente, conduit Jeannine auprès de la méchante fée; à quelles épreuves allait-elle encore être soumise par sa destinée malchanceuse?

Le cœur serré, la jeune fille se réfugia dans sa chambre. Elle se sentait tellement isolée dans ce foyer inconnu qu'elle éprouva, un instant, l'envie folle de regagner Paris en hâte.

Ce fut encore M. Richard qui vint ranimer son courage.

— Es-tu bien, petite?... Es-tu confortablement

installée dans cette chambre? A-t-on oublié quelque chose?

— Non, mon cousin.

— Appelle-moi, cousin, tout court, comme c'est l'habitude ici et ne te gêne pas pour réclamer ce qui te manque. Ça ne te froisse pas d'être tutoyée?

— Au contraire.

— Je pourrais être ton père, ma mignonne, mais je ne pourrais pas remplacer le tien, le savant..., le grand homme dont je suis fier de recevoir la fille. Te sens-tu chez toi ici?

— Oui, fit Jeannine en souriant, et surtout...

— Quoi?

— Quand vous êtes près de moi, cousin.

Une émotion fort visible rendit le gros homme encore plus gauche que d'habitude.

— Ma pauvre enfant, tu as le cœur de ton père et ta mère était également une bien digne femme.

— Oh! oui, murmura tristement Jeannine.

M. Richard éprouva le besoin de se moucher bruyamment.

— Enfin, fit-il, pour conclure, si tu as besoin de quelque chose, demande-le.

— Eh bien, reprit la jeune fille, je n'osais pas vous le dire, cousin, mais je voudrais bien...

— Achève.

— Vous embrasser, cria Jeannine en sautant au cou du bonhomme.

Ce dernier la serra sur sa poitrine avec une affection réelle.

— Mon enfant, ma pauvre petite, ah ! tu choisis bien mal l'emplacement de tes baisers. Enfin, vas-y, si tu n'as pas peur d'être piquée par ma barbe... Seulement ne t'avise jamais de faire cela dans la pharmacie, parce que si les clients me voyaient ainsi embrassé par mon élève, je deviendrais la risée du département et je pourrais fermer boutique.

CHAPITRE III

LA CENDRILLON DU CODEX.

— Jeannine, où êtes-vous ? Jeannine, il y a du monde au magasin ! Dépêchez-vous, Jeannine.

L'organe aigre-doux de M^{me} Léocadie fit tressaillir la jeune fille, qui était en train d'écrire dans sa chambre.

— Me voici, ma cousine.

— Pourquoi n'étiez-vous pas à la pharmacie, Jeannine ?

— Mon cousin m'avait prié de lui écrire une lettre pour un fournisseur.

— Vous pourriez dire « Monsieur Richard » devant les clients, rectifia sèchement Léocadie ; c'est plus correct.

— Oui, madame.

La pharmacienne dut percevoir, dans la réponse, une ironie qui lui déplut, car elle se redressa avec une dignité assez ridicule.

— C'est dans l'intérêt de la maison que je me permets de vous dire cela, mademoiselle. La correspondance doit être faite le soir après la fermeture.

— Je le sais, mais...

— Eh bien ?

— M. Richard ne doit-il pas se rendre au concert de la société Vendéenne ?

— Justement ; et c'est un motif de plus pour que vous demeuriez à la pharmacie, votre deuil vous interdisant de sortir le soir. D'ailleurs il faut quelqu'un pour répondre aux clients de nuit et au téléphone.

Jeannine s'inclina sans se plaindre. N'était-elle pas la salariée, l'employée payée pour obéir et pour gagner son pain au sacrifice de son amour-propre ?

Elle venait de servir quelques clients, lorsque Laurence fit irruption dans l'officine. Coiffée avec une perfection que l'on citait dans toute la ville, vêtue avec une recherche et une élégance rares, la fringante fille de M. Richard ne passait point inaperçue.

— Tu es seule ? fit-elle, je croyais le contraire.

— Je le regrette.

— Moi aussi, fit naïvement Laurence. Je viens de m'acheter ce chapeau, comment le trouves-tu ?

— Curieux.

— N'est-ce pas ? on m'a assuré qu'il était fait pour moi.

— On n'a pas exagéré.

Laurence se mira dans la glace du magasin avec complaisance.

— Il faut toujours être bien habillée, en province,

lorsque l'on occupe une situation ; depuis que les affaires de papa prennent une extension étonnante, je ne peux pas me permettre de sortir, quinze jours de suite, avec la même robe, comme une petite dactylo, ou comme...

— Comme moi, compléta Jeannine.

La belle cousine s'aperçut de la gaffe, mais crut devoir affecter d'en rire.

— Serais-tu devenue susceptible, ma chère ?

— Dieu m'en préserve, j'aurais trop d'occupation en sus de la pharmacie, et mes moyens ne me permettent pas ce luxe.

Laurence eut un petit rire plein de rosserie.

— Tout le monde ne peut pas vivre de la même vie. Je ne brigue pas les honneurs universitaires, et je n'ai pas mon nom cité dans des journaux scientifiques. La gloire ne me tourne pas la tête.

Jeannine ne répondit pas. Un client venait d'entrer. Elle se disposait à le servir, lorsque Laurence poussa un cri :

— Fredo !

— Oui.

— Vous n'avez pas peur de rencontrer papa ?

— Votre père est en ce moment au café du Théâtre, rue de Verdun, où la réunion des pharmaciens de Vendée a eu lieu. Monsieur Richard est trop occupé à préconiser l'excellence des spécialités qu'il a découvertes, avec mon successeur, pour songer à moi, en ce moment. Alors je suis venu vous voir, et contempler cet oiseau rare.

— De qui parlez-vous si irrévérencieusement, Fredo?

— De celui qui m'a supplanté auprès de Monsieur votre père, et dont il parle avec un enthousiasme qui excite ma curiosité. Où se cache-t-il donc ? Serait-il timide ?

— Timide ! un grand prix de Chimie, une lauréate du concours entre toutes les Facultés de France ? Vous n'y songez pas, Fredo. Regardez bien.

— Je regarde.

— Eh bien, c'est lui.

— Non, fit le jeune homme étonné. Mais c'est une jeune fille blonde.

— Parfaitement. Ma cousine Jeannine, une licenciée ès sciences documentée sur un tas de questions dont vous n'avez pas la moindre idée, et qui rend à papa tellement de services qu'il est impossible de les compter. Jeannine ! Eh bien ! ma chère ! On parle de toi. Où es-tu ? dans la lune ?

— Non, dans le laboratoire simplement, fit la jeune fille en rougissant un peu sous le regard rempli d'admiration que lui adressait le jeune homme.

Tout de suite, Laurence brusqua les choses.

— Je te présente ton prédécesseur, Fredo, dont je t'ai parlé quelquefois. Il n'est pas très fort en chimie, mais au tennis et au dancing, c'est un as !... Tu peux m'en croire.

— M^{lle} Laurence exagère peut-être un peu. Je suis, en effet, plus sportif que ne le souhaitait ce brave M. Richard qui m'a renvoyé à mes exercices physiques et vous a offert mon emploi.

— Croyez bien, fit Jeannine en souriant, que je n'ai absolument rien fait pour vous succéder..., monsieur.

— Mais je ne vous en veux pas, mademoiselle, et je m'applaudis, au contraire, de ce changement qui me procure, aujourd'hui, l'avantage de faire votre connaissance. Je ne pouvais rêver un remplaçant plus charmant et je comprends, maintenant, l'empressement de la clientèle à la pharmacie, et l'enthousiasme commercial de M. Richard.

Il parlait avec une aisance gouailleuse qui déplut à Jeannine.

Laurence, au contraire, l'écoutait avec ravissement. Elle l'admirait, riant très fort de ses plaisanteries et approuvant de la tête tout ce qu'il disait.

— Quel réconfort pour les malades qui absorbent les remèdes fabriqués par d'aussi jolies mains, continuait le Don Juan provincial. Je veux espérer, mademoiselle, que vous accompagnerez ce soir ces dames au concert de la Société Vendéenne ?

— Je regrette de vous détromper, monsieur. Mes fonctions ne me permettent point de distractions de ce genre, et ma cousine Léocadie ne tolère pas d'infractions à la règle.

— Tant pis, s'écria Fredo... J'aurais été fort heureux de vous revoir en dehors de votre domaine pharmaceutique.

— Bah!... fit Jeannine, vous vous consolerez de mon absence avec Laurence.

Elle trouva bien vite un prétexte pour se retirer ; elle avait hâte de se soustraire à l'examen indiscret

de ce beau phraseur. Bien qu'elle ne fût pas coquette, elle avait cru remarquer qu'elle était loin de déplaire à Fredo... Cet hommage la troublait un peu. Fredo était un joli garçon, frivole sans doute, mais néanmoins fort capable de faire rêver une jeune fille, lorsqu'il déployait devant elle toute sa science de séducteur.

C'était d'ailleurs un flirteur redoutable et sans grands scrupules ; un arriviste, au sens le plus péjoratif du mot, et qui n'hésitait jamais dans une entreprise lorsque ses intérêts étaient en jeu.

Ainsi avait-il agi avec Laurence dont la conquête définitive n'avait été, tout d'abord, pour lui, qu'une distraction de désœuvré.

Mais la jeune fille avait répondu à ses avances avec une passion imprévue. Fredo, qui l'avait jugée sur l'apparence comme une nature apathique, nonchalante et passive, avait été effrayé de l'initiative de cette petite bourgeoise romanesque. Il s'était senti surveillé, observé et prisonnier des promesses qu'il avait faites ; il avait dès lors cherché à se soustraire à l'emprise de cette conquête gênante dont il ne pouvait plus éviter les mises en demeure continuelles et les propositions effarantes.

Car, malgré ses attitudes étudiées, Fredo n'était pas un amoureux romantique ; il était fort peu enclin à brusquer les événements lorsque les événements languissaient. Les entreprises des héros de cinéromans, que Laurence souhaitait voir se réaliser, le laissaient sans enthousiasme. Ce Lovelace vendéen

savait compter, il connaissait les réalités de la vie et cherchait à s'établir confortablement avec une riche héritière dont la fortune, jointe aux biens de ses parents, lui assurerait, dans l'avenir, une existence fastueuse dénuée de soucis.

Par malheur pour lui, la brune Laurence ne rêvait que complications sentimentales ; elle obsédait Fredo, stimulait son amour-propre, le persuadait d'agir, et de faire avec elle une fugue compromettante qui obligerait M. Richard à accepter une réparation honorable.

Le jeune homme jugeait ce coup de théâtre inopportun, la situation de fortune du pharmacien étant encore peu brillante. Les spécialités, qui devaient enrichir toute la famille, n'avaient pas encore acquis une publicité grandiose. Fredo estimait donc qu'en épousant Laurence, c'était lui qui faisait un marché de dupe. Dès lors, il travailla sournoisement à modifier la situation.

Il était loin d'être, en réalité, aussi incapable que le prétendait le pharmacien, mais il accentua cette fâcheuse réputation par une foule de maladresses volontaires qui exaspérèrent son patron.

Et ce fut ainsi qu'il parvint à se faire remercier, sans que Laurence se doutât le moins du monde de cette duplicité calculée.

Ainsi Fredo espérait espacer d'abord ses visites ; puis quitter définitivement la contrée, sans ébruiter son départ.

La rencontre de Jeannine changea complètement son plan.

Le charme de la Parisienne le surprit et piqua ensuite son désir de plaire. Cette jeune fille sérieuse, si jolie et qui semblait fort peu disposée à se laisser endormir par des romances, lui parut d'autant plus désirable qu'elle paraissait indifférente.

Il résolut donc de vaincre cette froideur. Le calme regard de la jeune fille le défiait ; l'entreprise stimula son ardeur. Il désira Jeannine avec passion.

Dès lors il ne songea plus qu'à retrouver M^{lle} Lancier et à modifier l'opinion que les paroles de Laurence avaient pu faire naître, à son égard, dans l'esprit de la jeune fille.

Ce fut dorénavant le but de son séjour à la Rochesur-Yon. Il guetta toutes les occasions ; il fit naître des rencontres et chercha des motifs pour venir à la pharmacie afin d'y causer avec Jeannine.

Comme il n'ignorait point la grande affection que son ancien patron portait à la jeune fille, il endormit la défiance du gros homme en affectant, pour la lauréate du grand prix de Chimie, une respectueuse admiration scientifique.

— C'est une associée plus qu'un élève. C'est une chercheuse, dont les analyses sont conduites avec une intelligence rare. Ah ! si M^{lle} Jeannine consentait à me donner quelques conseils...

— Ce ne serait pas de luxe.

— Hélas, comme vous dites vrai, monsieur Richard ! Oui, j'ai vraiment beaucoup à apprendre, et si votre cousine ne s'estimait point trop supérieure à un ignare de mon espèce...

Fredo s'humiliait à plaisir pour apitoyer l'excellent homme ; il connaissait fort bien la façon de l'émouvoir.

— Évidemment, concluait le pharmacien, vous ne sauriez trouver dans la région un meilleur professeur que Jeannine. Mais vous avez furieusement besoin de changer votre tempérament.

— Mon tempérament ?

— Vous êtes un sportif plus qu'un chimiste, mon ami, et ce n'est pas dans les journaux de sport qu'on apprend les réactions et la dosimétrie du Codex.

— Ah ! Monsieur Richard, assurait alors Fredo, si vous pouviez savoir à quel point je regrette le temps perdu.

Puis il reprenait l'éloge de Jeannine et parvenait avec habileté à vanter les nouveaux produits lancés par la pharmacie normale de son ancien patron, dont on commençait, disait-il, à connaître le nom dans tout le monde médical.

C'était flatter si adroitement l'amour-propre du spécialiste que ce dernier finit un beau jour par conclure :

— Voyons, Fredo, songeriez-vous véritablement à devenir un garçon sérieux ?

— Je vous le certifie, Monsieur.

— J'en prends note, mais écoutez-moi : si je demandais à Jeannine de vous donner quelques leçons, sauriez-vous vraiment en profiter ?

— Je vous le jure, dès demain si ce n'est pas abuser.

— Bien, c'est une affaire entendue ; Jeannine est une excellente fille, capable de tous les sacrifices. La

pauvre petite n'a pas été favorisée par le sort; elle mène ici une existence exemplaire. Mme Richard ne lui rend pas la vie facile. Léocadie n'est pas un ange, je puis vous le dire par expérience. Elle ne considère que les gens fortunés et n'a de prévenances que pour les riches, or... Jeannine est pauvre, très pauvre.

— Quel malheur!

— Oui, quel malheur d'être orpheline, sans avoir suffisamment d'argent pour adoucir un peu les rigueurs de la mauvaise chance.

Il réfléchit un instant et ajouta :

— Cependant le sort pourrait changer un jour.

— En vérité, de quelle façon?

— Le frère du docteur Lancier est au Chili, paraît-il; on ignore ce qu'il fait là-bas et ce qu'il devient. Il était un peu original, mais c'était un ingénieur fort capable de trouver un filon prestigieux... Ah! ah! comme je rirais de la tête de Léocadie si la pauvre Cendrillon du Codex se réveillait millionnaire.

— Cendrillon, Jeannine?

— C'est le surnom que lui a donné cette petite rosse de Laurence, parce qu'elle garde la pharmacie tandis que ces dames vont en soirée au cinéma et au théâtre.

— Rôle ingrat!

— Jeannine l'accepte sans se plaindre et me supplie de ne pas intervenir lorsque je me révolte contre la stupidité de ma femme... Cette pauvre enfant possède un cœur d'or; j'enrage de la savoir claustrée, avec mes bœux comme unique distraction dans la vie.

Peut-être trouvera-t-elle quelque satisfaction à vous inculquer son savoir...

— Si je pouvais être sûr de cela, je commencerais le plus tôt possible, Monsieur.

Le pharmacien se gratta l'oreille. C'était un signe de réflexion profonde.

Une préoccupation sérieuse assombrissait sa physiologie insouciante.

Mais subitement, un large sourire indiqua qu'il venait de trouver la solution élégante du problème qu'il cherchait.

— Venez demain soir, mon ami. Jeannine sera prévenue de l'objet de votre visite.

Puis, comme Fredo se confondait en remerciements, l'excellent homme ajouta :

— Seulement, vous demeurerez exclusivement dans la pharmacie ; ce sera plus correct et moins dangereux ; il est inutile d'enfermer le loup dans la bergerie, avec la bergère... Malgré votre parfaite contrition, je tiens à vous le dire, Fredo, je crains trop les retours de flamme.

CHAPITRE IV

LA PRÉFACE D'UN ROMAN D'AMOUR.

Un mois plus tard Fredo n'était guère plus documenté sur la chimie organique.

En revanche, Jeannine avait abandonné totalement

l'attitude réservée qu'elle avait adoptée lors de sa première entrevue avec le jeune homme.

Comment l'adroit garçon avait-il gagné si vite la confiance de la Parisienne? Les bocaux de la pharmacie avaient été les seuls témoins de cette métamorphose, dans laquelle le professeur avait trouvé son maître dans la personne de son élève. Et Jeannine, la douce Jeannine, croyait maintenant aux serments d'amour, et abandonnait ses mains à celui qui lui affirmait qu'il n'avait jamais songé sérieusement à d'autres femmes avant de l'avoir connue.

Toutefois, la jeune fille refusait encore avec énergie de se laisser accompagner par le jeune homme en dehors du laboratoire et de la pharmacie.

Et Fredo s'impatiait de cette obstination à laquelle l'avaient rarement habitué ses faciles conquêtes.

Mais il patientait, attendant l'heure favorable, et montant autour de Jeannine une garde jalouse afin d'évincer les rivaux possibles.

Seulement la présence de Laurence l'empêchait de jouer à son aise les grandes scènes de passion, sur lesquelles il comptait pour triompher des derniers scrupules de la jeune fille.

Laurence veillait avec une vigilance jalouse, elle faisait irruption dans la pharmacie inopinément, interrompait les entretiens et forçait l'élève et le professeur à demander à la pharmacopée une assistance susceptible de donner le change à la soupçonneuse Vendéenne.

M^{lle} Richard s'étonnait; le changement subit de son flirt lui paraissait fort suspect. Fredo était fort peu enclin à rougir de son faible bagage scientifique.

Alors, que signifiait cette fureur d'apprendre, et pourquoi désertait-il le tennis de la société vendéenne et la musique militaire sur le square de la Préfecture? Avait-il oublié que c'étaient les lieux de rendez-vous où ils avaient coutume de se rencontrer pour faire des projets d'avenir?

La prétention de Laurence était si grande qu'elle ne songeait point à Jeannine.

Cette parente pauvre était pour elle une quantité trop négligeable pour être considérée comme une rivale possible.

Mais M^{me} Léocadie Richard était beaucoup plus perspicace.

— C'est ton père qui a imaginé d'offrir à notre belle cousine une distraction sentimentale. M^{lle} Jeannine Lancier s'ennuyait à la pharmacie; ces leçons sont un excellent dérivatif pour lui faire trouver moins longues les mortelles soirées sans clients. Ah! cette Sainte-Nitouche parisienne n'a pas été longue à tirer son épingle du jeu!

— Que veux-tu dire, maman?

— Il n'y a que les aveugles pour ne point voir que ton Fredo s'occupe de notre jeune cousine avec une assiduité rare. Tu ne remarques rien, parce que tous les deux cachent leur jeu, chaque fois que tu crois les surprendre, mais il n'y a pas d'erreur possible, Jeannine est en train de te supplanter.

— Maman! clama Laurence avec éclat, si Jeannine osait lever les yeux sur Fredo, je mettrais papa en demeure de la congédier sur-le-champ.

— Il te répondrait, comme il m'a répondu, que Jeannine est majeure et libre d'agir à sa guise; il ne jure plus que par elle...

— Bien! fit Laurence, j'agirai donc toute seule. Cette blonde mijaurée sans le sou n'est pas de celles que l'on épouse, et je ne suis point encore lâchée, pour une poupée savante! J'ai du ressort et je sais me défendre.

Le soir même, Laurence s'installa dans la pharmacie afin d'admirer, disait-elle, les progrès que la lauréate de toutes les Facultés de France avait fait faire à son élève.

Ce dernier comprit immédiatement le subterfuge, et manifesta une application si bien jouée, que Laurence fut la première dupe de son stratagème. Car elle s'ennuya mortellement en écoutant la leçon de Jeannine et s'efforça en vain de détourner l'attention de Fredo, qui ne tourna même pas la tête.

Elle étouffait, pour la centième fois, un bâillement plus sonore que discret quand M. Richard, fort congestionné, envahit la pharmacie.

— Victoire! hurlait-il en brandissant une lettre, Victoire!... Jeannine, nous avons gagné la partie. Les spécialités Richard sont achetées par un Consortium financier qui veut les lancer à grande allure. C'est la fortune qui me tend les bras. Avant trois ans, ma situation dépassera mes plus belles espérances... Léocadie! Léocadie! viens donc.

— Qu'arrive-t-il ?

— Nous sommes riches ! clama le gros homme, en esquissant un entrechat qui faillit renverser une pile de bouteilles cachetées avec le soin minutieux des médicaments de grand luxe. Nous sommes riches !... Léocadie, tu auras bientôt ta limousine, et Laurence va devenir un des plus beaux partis de la Roche-sur-Yon. Quelle affaire ! mon Dieu, quelle affaire !

Son enthousiasme lui fit embrasser sa femme. Il parlait sans trop savoir ce qu'il disait, il prenait sa fille par la taille, il dansait et ne tenait plus en place.

Il voulut absolument que Fredo prit connaissance de la lettre de ces Messieurs du Consortium, il exultait :

— J'en étais sûr, mon cher, on a quelquefois des intuitions de ce genre. Quelque chose me disait que j'avais l'étoffe suffisante pour sortir de l'ornière... Les confrères vont être bien surpris.

Au milieu de cette joie débordante, Jeannine se sentait un peu isolée. Personne n'avait songé à elle. Demeurant étrangère à tout ce bonheur, elle s'était dissimulée derrière le comptoir où elle avait coutume de faire ses préparations, quand son cousin poussa un cri :

— Jeannine ! où es-tu cachée, ma fille ? Que fais-tu là-bas ? Approche donc, tu n'es pas de trop... Ciel de Vendée ! Tu mérites d'être associée à la réussite de la maison ; c'est un peu à toi qu'elle est due ; sois tranquille, je ne t'oublierai pas... Tu partageras la chance que tu as contribué à faire naître ; tu auras ta part du gâteau, une belle part !

— Attendez au moins de le retirer du four avant de le partager, formula M^{me} Léocadie ; vous promettiez la lune, si je n'étais pas, heureusement, derrière vous pour modérer vos transports.

Jeannine eut un sourire douloureux.

— Je ne demande rien, ma cousine, je n'ai aucun droit à faire valoir, je n'ai fait que ce que je devais faire. J'ai été heureuse de remercier votre mari de sa bonté, en l'aidant autant que j'ai pu l'aider, mais je n'ai jamais eu la pensée de retirer un bénéfice de ma collaboration.

— Et moi, je prétends que tu mérites autre chose que des appointements mesquins, gronda M. Richard. Je veux que tu aies le contrôle de toute la partie technique de cette affaire : tu es assez experte pour tenir la place d'un ingénieur-chimiste.

Et je n'admets pas de refus ! acheva-t-il d'une voix farouchement autoritaire.

Cependant Fredo, un peu abasourdi d'abord par ce coup de théâtre, avait déjà calculé tout le parti qu'il pouvait en retirer.

Laurence allait devenir une des plus belles dots de la Roche-sur-Yon. Cette fois l'affaire était sûre ; un arriviste aussi à la page que Fredo n'hésitait pas en pareil cas : l'idylle commencée avec Jeannine s'achèverait comme toutes les histoires de ce genre. Cela ne comptait pas ; c'était une passade sentimentale, la préface d'un roman d'amour, mais non la belle aventure que cherchait le positif enjôleur.

Toutefois, Jeannine était bien séduisante, et valait

certainement la peine de continuer un flirt ébauché avec une stratégie aussi savante.

Le Don Juan eut l'intuition rapide que Laurence ne possédait pas une perspicacité assez subtile pour deviner la duplicité de son plan. Laurence, devenue Mme Fredo Berlys, serait facile à duper, il en faisait son affaire.

Et Jeannine, la blonde Jeannine, serait la plus adorable des amies, lorsqu'il serait parvenu à faire taire les préjugés qui l'empêchaient encore d'écouter ses sollicitations passionnées.

Tout de suite, le jeune homme s'empressa. Il fallait agir promptement, empêcher d'autres compétiteurs de se mettre sur les rangs. La nouvelle de la réussite des spécialités Richard se propagerait vite dans la ville, et Laurence serait bientôt recherchée par les arrivistes célibataires.

Sans hésiter, Fredo s'adressa à Léocadie.

La pharmacienne semblait avoir doublé de volume, depuis que la certitude d'être riche était devenue une réalité.

Elle minaudait, étudiait, en se mirant dans les boccas de la pharmacie, des attitudes en rapport avec l'importance de sa valeur commerciale. Elle se souriait avec complaisance, et elle parut fort vexée lorsque son mari la pria, à voix haute, de ne pas faire du cinéma dans le magasin, quand la devanture était encore ouverte.

— Quel ours ! murmura-t-elle entre ses dents, de façon à être entendue de Fredo qui s'inclinait devant elle.

Le jeune homme lui baisa la main. C'était la première fois qu'il agissait ainsi à l'égard de la mère de Laurence.

Léocadie reçut l'hommage avec une satisfaction visible. Fredo lui sembla très sympathique.

— C'est vraiment un jeune homme très bien élevé, une rareté dans notre entourage, crut-elle devoir insinuer à l'oreille de Laurence.

Celle-ci regardait Jeannine d'un air triomphant.

— Elle peut toujours courir après Fredo si cela lui convient. A présent, c'est mon tour de tenir le volant... Cette poupée savante n'est pas à craindre et son flirt, s'il y en avait un, commence déjà à me regarder avec une expression que je crois comprendre. La belle Jeannine est maintenant *out*, comme nous disons au tennis.

Puis elle daigna condescendre à écouter le jeune homme qui la félicitait du changement de fortune de son père et ajoutait :

— Viendriez-vous ce soir au théâtre, ma chère Laurence? Il y a une tournée parisienne assez connue... et un programme fort attrayant.

Il baissa la voix pour murmurer :

— Et ce sera pour moi une occasion de vous expliquer ma conduite.

— Mais, gouailla Laurence, non sans rosserie, je croyais, que vos leçons avec notre cousine ne vous permettraient plus de sortir le soir?

— Ne soyez pas méchante, chérie, je n'ai agi de la sorte que dans un seul but... un seul.

— Lequel?

— Vous le saurez ce soir, affirma Fredo à voix basse.

Laurence ne savait point dissimuler le trouble que lui causait le bellâtre, lorsque ce dernier l'enveloppait de toute l'éloquence de son regard ; rougissante, elle répondit à la pression de main qui l'interrogeait.

— Alors c'est entendu, reprit Fredo, à ce soir, au théâtre, n'est-ce pas?

Mais lorsque ces dames mirent au courant le pharmacien, il protesta aussitôt.

— Pas de fatigue aujourd'hui, mes enfants. Demain nous partirons tous à l'aube, et Jeannine sera du voyage.

— Hein? s'écria Léocadie, quelle est cette nouvelle fantaisie? Et la pharmacie?

— La pharmacie restera fermée, en signe d'allégresse. J'ai résolu d'aller fêter notre chance tous en famille à l'île d'Yeu, ce sera une excursion charmante.

— Mais, objecta Léocadie, il faudra aller en mer?

— A moins de prendre un avion, je ne vois guère d'autres moyens de transport.

— C'est fou!... C'est dangereux! j'ai horreur de l'eau, protesta la pharmacienne.

M. Richard se mit à rire.

— Si tu as peur sur un bateau, tu pourras nous attendre à Fromentine ; à moins que tu préfères demeurer à la pharmacie... et te sacrifier pour le commerce.

— Jamais! fit Léocadie avec aigreur.

Et comme Laurence s'associait à son père pour la convaincre.

— Un voyage en mer est toujours un billet de loterie. Il y a cinquante excursions plus pittoresques à faire dans les environs, mais ton père a la manie des difficultés.

— Je vous assure que la traversée de Fromentine à l'île d'Yeu ne présente aucun danger, affirma Fredo.

M^{me} Richard sembla l'écouter.

— Viendrez-vous aussi, monsieur Berlys?

— Mais oui, clama le pharmacien, accompagnez-nous, mon cher ami. Ces demoiselles seront enchantées, ma fille ne dira pas non... et Jeannine ne refusera pas de faire cette jolie promenade en compagnie de son élève.

Puis sans prendre garde à l'embarras dans lequel il allait mettre sa jeune cousine, il conclut :

— Vous lui plaisez beaucoup. Elle vous trouve un garçon sérieux... Cela m'a vraiment étonné... mais je commence aussi à le croire : cette petite Jeannine opère ici tant de miracles!

CHAPITRE V

UNE AME DE PROFITEUR.

— Vous ne me croyez pas, Jeannine?

— Je ne crois plus guère au bonheur, monsieur Fredo. La vie n'a pas été clémente pour moi, je ne suis pas une favorisée de la chance...

— Mais vous avez pour vous l'intelligence et la beauté. Vous êtes faite pour être aimée, choyée, adorée. Jeannine, je suis si heureux de me trouver seul auprès de vous, pour vous le dire. J'ai si longtemps dû réprimer l'élan qui me poussait à cet aveu. Je vous aime... Jeannine.

— Taisez-vous, murmura la jeune fille, par grâce, ne troublez pas la quiétude de cette belle journée en me pressant de vous répondre. Je n'ai jamais connu la joie de rêver, comme tant d'autres, à la douceur d'être aimée et d'aimer moi-même.

— Parce que vous n'aviez jamais rencontré sur votre route un cœur pour comprendre le vôtre. J'ai conçu pour vous, Jeannine, une tendresse infinie. Vous êtes à présent le but de ma vie toute entière, et je renie toute l'existence oisive du passé, pour espérer une nouvelle destinée que vous m'aidez à rendre digne de vous.

Grisée par les paroles de Fredo, la jeune fille ne songeait plus à retirer ses mains qu'il couvrait de baisers.

Les phrases passionnées qu'elle entendait pour la première fois, lui ouvraient les perspectives d'un bonheur partagé. Elle crut avoir retrouvé enfin l'appui moral qu'elle avait perdu depuis la mort de sa mère... Fredo parlait avec un accent qui semblait sincère; elle tenta cependant un aveu.

— Je suis très pauvre, et sans espoir de devenir jamais bien riche; je gagne ma vie, je ne suis pas l'héritière à laquelle rêvent les jeunes gens du siècle.

— Vous êtes cent fois plus désirable qu'une de ces poupées modernes, qui affectent des allures émancipées; vous êtes une vraie femme, Jeannine, plus digne d'être aimée que toutes celles que j'ai rencontrées jusqu'à ce jour.

Il s'approchait, enlaçait d'un bras protecteur la taille souple, et attirant à lui la jeune fille il lui disait à l'oreille :

— Je vous aime, chérie! J'ai pour vous un amour profond et sincère... Voulez-vous être à moi, ma Jeannine?

Ils étaient seuls tous les deux, blottis dans l'anfractuosité d'une roche de granit qui dominait la mer sauvage. Fredo avait, depuis le matin, manœuvré avec une habileté lente pour parvenir à attirer Jeannine loin du groupe des excursionnistes qui s'occupaient à visiter l'île d'Yeu. Il avait dû tromper la vigilance de Laurence qui réclamait son bras, à grands cris, et s'accrochait à lui chaque fois qu'il fallait gravir ou descendre quelques rochers. La jeune fille était devenue fort tyrannique et laissait Jeannine porter les châles, les kodaks et venir en aide à M. Richard que Léocadie accablait depuis le matin de remarques ironiques.

Le temps s'était pourtant maintenu au beau, le ciel était calme et presque sans nuages, la mer n'avait pas secoué le bateau qui faisait le service des voyageurs, entre l'embarcadère de Fromentine et Port-Joinville, où ils avaient déjeuné. L'excursion avait été fort agréable, et la visite de la côte escarpée et du vieux

château, perché sur la falaise abrupte, s'était accomplie sans incidents.

Cela n'avait pas empêché l'acariâtre pharmacienne de se plaindre d'une migraine atroce qu'aucun remède ne calmait.

Elle attribuait son mal au bateau caboteur trop étroit, peu confortable et tellement chargé d'excursionnistes, qu'elle avait dû demeurer en bas, dans le salon, où elle avait cru se trouver mal de chaleur.

La beauté du paysage n'obtint même pas grâce à ses yeux ; la tête lui tournait ; la falaise était trop haute ; le vent trop violent ; elle était toute décoiffée, etc., etc.

— Quelles litanies ! finit par s'écrier son mari ; si je possédais un phonographe pour enregistrer tes plaintes, je serais heureux de te faire entendre la musique que tu nous obliges à écouter depuis que nous avons quitté la ville. Mais sois donc un jour aimable dans ta vie Ciel de Vendée ! Ah, monsieur. Fredo, écoutez les conseils d'un pharmacien d'expérience. Restez garçon, vous ne connaissez pas votre bonheur !

— Tu déraisonnes, papa, fit Laurence ; les femmes sont ce que les hommes les font, voilà tout.

— Oh, si tu prends parti contre moi, je vous laisse ; je vais aider Jeannine à monter le raidillon du sémaphore. Occupez-vous de ces dames, mon cher ami.

— Tâchons de semer maman en route, souffla Laurence à son flirt, il n'y a pas moyen de causer en paix avec tous ces gêneurs sur nos talons.

En effet, une foule de touristes des dimanches s'occupaient à visiter l'île d'Yeu en même temps que la famille Richard. Pour se débarrasser des indiscrets, Fredo orienta alors la petite troupe vers les amoncellements de la « Roche Tremblante », dans le chaos des pierres de la falaise granitique que la fureur de l'Atlantique découpe en fjords impressionnants.

Mais tout à coup Léocadie s'effondra en poussant un cri.

— Mon pied a tourné ! je souffre, c'est intolérable ! Aïe !... c'est une entorse ! je sens que c'est une entorse !

— Ciel de Bretagne ! clama M. Richard, si c'était vraiment une entorse tu ne gesticulerais pas de la sorte.

Il fallut néanmoins transporter Mme Richard jusqu'à un petit port de pêcheurs où elle s'installa dans une auberge pour tremper dans l'eau salée son pied malade, au grand dépit de Laurence qui dut rester auprès d'elle.

Fredo saisit ce moment pour entraîner doucement Jeannine dans une sorte de grotte creusée dans la falaise.

— Nous serons ainsi à l'abri des indiscrets, dit-il.

— C'est fou ! déclara la jeune fille, nous allons éveiller des soupçons, ma digne cousine sera furieuse et me fera supporter sa mauvaise humeur.

— Personne ne se doutera que nous sommes blottis dans la falaise, on nous supposera parmi la foule des touristes qui visitent la « Roche Tremblante ». Je

veux vous parler à cœur ouvert, mademoiselle...

Il avait ainsi engagé une conversation sentimentale qui s'était bientôt transformée en déclaration d'amour.

Et Jeannine commençait à perdre la tête, tandis que Fredo, conscient du trouble qu'il causait, achevait d'endormir les défiances de la jeune fille en lui répétant d'une voix ardente :

— Je vous aime, chérie, je veux faire de vous la plus adorée des femmes, je veux vous rendre au centuple le bonheur qui vous a manqué, écoutez-moi, Jeannine...

Il l'attirait doucement entre ses bras sans écouter ses protestations, et l'étreignait tremblante et déjà presque sans défense, sous ses entreprises audacieuses.

Soudain, Jeannine sentit sur ses lèvres un baiser qui la fit tressaillir et se cabrer tout entière.

— Fredo, non, non... c'est mal, finissez. Si l'on nous voyait... Je vous en prie, je vous en supplie. Oh... Fredo!...

Elle crut défaillir, elle perdait le contrôle de sa volonté. Elle ne luttait plus que faiblement... Fredo eut un sourire de triomphe. Jeannine allait s'abandonner... Lorsqu'une voix s'écria non loin d'eux :

— Jeannine ! Monsieur Berlys ! Fredo !... Où vous cachez-vous donc, Fredo ?

Les deux amoureux se dressèrent.

— Mon cousin !

— Laurence !

— Que le diable les emporte, grogna Fredo, ils sont odieux!

Jeannine ne répondit pas... Encore un peu rose d'émotion, elle se poudrait et réparait à la hâte le désordre de ses boucles blondes.

— Jeannine!... clama de nouveau le pharmacien.

— Ici, fit la jeune fille, ici, cousin, que se passe-t-il?

— Nous retournons à Port-Joinville. Léocadie a une foulure à la cheville. Elle veut rentrer à la Roche-sur-Yon par le premier bateau. C'est une femme qui a le génie des complications désagréables, et qui collectionne les sujets d'embêtement pour sa famille... Et moi qui pensais faire aujourd'hui une partie de plaisir... Ciel de Vendée! j'aurais dû savoir par expérience que chaque fois que Léocadie faisait nombre dans un pique-nique, les pires déboires nous attendaient. Enfin nous vous cherchions pour vous prévenir.

— Où étiez-vous donc cachés? fit Laurence.

— Nous regardions, à l'abri du vent d'Ouest, déferler la houle dans le gouffre de la Roche Taillée, expliqua vivement le jeune homme.

— La houle moutonne joliment au large, remarqua le pharmacien... Le *Saint-Christophe* va danser en rentrant à Fromentine. Ne moisissons pas ici, mes enfants, Léocadie serait capable de découvrir un autre sujet de tourment pour empoisonner notre retour. Il me tarde de la savoir dans son lit avec son entorse, que je demanderai au médecin de faire durer au

moins six semaines afin de vivre heureux un mois et demi.

Jeannine, que les plaisantes vitupérations de son cousin Richard amusaient toujours, éclata de rire et prit gaiement la tête de la caravane.

Elle était heureuse, elle croyait à la sincérité de Fredo... et au bonheur d'être aimée.

Laurence s'étonna de la voir rire ainsi avec autant de joie dans les yeux.

La fille du pharmacien fronça ses minces sourcils en regardant Fredo qui affecta d'examiner l'Océan.

— Le ciel s'assombrit au large, un grain se prépare. dit-il pour donner le change.

Mais comme Laurence le priait assez sèchement de laisser l'Océan tranquille et de s'occuper davantage d'elle, il lui prit le bras en souriant.

— Tout à l'heure... à Port-Joinville, je vous expliquerai tout, Laurence.

— Dépêchons-nous, cria M. Richard, tous les excursionnistes rentrent. L'autocar va être bondé, heureusement j'ai pris la précaution d'y installer Léocadie, je l'entends d'ici discuter avec le conducteur, elle doit être d'une humeur charmante. Ciel de Vendée ! si vous pouviez au moins la rendre muette... Ou me rendre sourd ! Pressons le pas tout de même, mes enfants.

Fait inouï ! Léocadie accueillit les retardataires avec un sourire enchanteur.

— Je viens de me renseigner, dit-elle, la traversée sera épouvantable... Le *Saint-Christophe* va rouler

comme un bouchon, ça devait arriver. Je l'avais prédit. Un voyage en mer est un billet de loterie ; mais je ne pars pas... Non, non et non ! Dieu merci ! je n'ai pas envie de rendre l'âme.

— Oh ! quant à cela, déclara M. Richard, il n'y a rien à craindre... Tu ne rends même pas les livres que l'on te prête, et je suis bien tranquille pour ton âme.

Mais en arrivant à l'embarcadère de Port-Joinville, il fallut reconnaître la véracité des faits. Une tempête devait avoir lieu au large, et un fort clapotis troublait la quiétude du bras de mer.

— Qu'avais-je prédit ? triompha Léocadie. Il faut être fou à lier et à doucher pour s'embarquer là-dessus.

— Mais, fit M. Richard...

— Et dans un pareil sabot, continua Léocadie en désignant le petit paquebot le *Saint-Christophe*, qui tanguait et roulait sur les lames furieuses.

— Mais enfin, déclara le pharmacien, s'il n'y a pas d'autres moyens de transports.

— Je resterai ici, à l'hôtel. J'attendrai l'embellie.

— L'embellie, grogna M. Richard, je l'attends depuis trente ans sans espoir de la voir un jour. Jeannine, mon enfant, voulez-vous avoir l'obligeance d'aller vous renseigner auprès du capitaine du *Saint-Christophe* pour savoir si ce grain va durer.

La jeune fille s'empressa d'obéir. Depuis quelques instants Fredo et Laurence avaient disparu ; elle s'inquiétait de cette absence, car elle commençait à

éprouver pour le jeune homme un sentiment plus tendre que l'amitié.

Comme elle revenait vers l'hôtel, pour rapporter à son cousin le renseignement qu'il désirait, elle crut apercevoir la robe de Laurence sous la tonnelle d'un petit café près du port.

La jeune fille causait avec un jeune homme.

Doucement Jeannine s'approcha, et se glissa, sans être remarquée, dans une tonnelle voisine d'où elle pouvait entendre la conversation de sa cousine.

— Est-ce bien vrai ? disait Laurence à son compagnon, n'est-ce pas une histoire inventée de toutes pièces pour m'obliger à vous croire ?

— Laurence, ma chérie, à quoi songez-vous ? Pourquoi douter ainsi d'un amour vrai ? ne vous ai-je pas juré souvent que vous seriez ma femme ?...

Une douleur poignante s'empara de Jeannine, des larmes de honte lui vinrent aux yeux. Elle venait de reconnaître Fredo.

Le Don Juan parlait à Laurence avec la même persuasion, et lui affirmait les mêmes serments que ceux qu'il lui avait jurés sur la falaise de la Roche Tremblante.

— Ne comprenez-vous pas que j'ai joué un jeu adroit pour me rapprocher de vous, chérie ? Votre père n'avait pour moi aucune sympathie, je me suis donc servi de votre cousine pour reprendre, dans votre famille, la place que j'avais perdue. J'ai affecté le plaisir de m'instruire, je me suis appliqué à faire croire à M. Richard que je regrettais mon désœuvre-

ment, je connaissais l'influence de cette Jeannine sur l'esprit de votre père.

« Par elle j'ai reconquis son estime. N'ai-je pas eu raison, Laurence ?

Jeannine n'entendit point la réponse de sa cousine, mais le bruit d'un baiser la fixa. Elle éprouva d'abord un moment d'angoisse, puis elle n'eut plus que du mépris. C'était cela, son beau roman d'amour ! Un séducteur de province s'était servi d'elle comme d'un jouet, et elle avait cru cet imposteur dont l'âme venait de se dévoiler devant elle dans toute sa vulgarité et son égoïsme féroce.

Puis elle eut un frisson de dégoût... Elle devinait maintenant la conduite ambiguë de Fredo. Non, il n'avait pas joué la comédie comme il l'affirmait à Laurence ; il la désirait réellement, elle lui plaisait, ses protestations n'étaient pas feintes.

Et l'égoïste continuait à se servir de la crédulité de sa cousine pour s'assurer un avenir exempt de soucis matériels. Laurence allait être riche, qu'importait le reste... Qu'importait le chagrin mortel que son mariage allait causer à une autre. L'affaire faite, il saurait bien plaider sa cause de nouveau et se faire pardonner sa trahison.

« Quel misérable ! pensa Jeannine. Quel rôle me réservait-il donc ? » Et le rouge lui monta au front en songeant qu'elle avait été sur le point de se laisser endormir par les phrases caressantes, dont il la berçait dans la grotte de la falaise.

Elle ferma les yeux, et crut revivre ces minutes de

vertige et entendre la voix de Fredo lui disant :

— Je vous aime, Jeannine ! Je veux faire de vous la plus adorée des femmes, je veux vous rendre, au centuple, le bonheur qui vous a manqué.

— Le bonheur ! murmura amèrement la jeune fille.

Et une rancœur contre le sort l'envahit toute. Quel rêve absurde elle avait fait ! Un instant elle avait espéré triompher de la mauvaise chance et commencer une nouvelle vie, être heureuse... et demeurer digne de son bonheur : mais le songe avait peu duré.

Elle écouta de nouveau, elle éprouvait une sorte de volupté douloureuse à entendre Fredo assurer encore à Laurence qu'il n'avait jamais aimé qu'elle au monde.

Puis elle perçut le rire de sa cousine :

— Grand fou !... Prenez donc garde. Méfiez-vous, vous êtes terrible... Assez, soyez sérieux, mon chéri... Oui je vous aime, vous le savez bien... Nous nous épouserons. J'ai déjà prévenu maman, d'ailleurs, mais vous savez nos conventions. Nous ne demeurerons pas en province, nous nous établirons à Paris.

Un nouveau baiser parut sceller ce projet d'avenir, et Jeannine entendit les deux fiancés qui chantaient, à l'unisson, le motif de l'opéra de Manon :

Nous irons à Paris tous les deux...

Et nos cœurs amoureux... se diront...

La sirène du *Saint-Christophe*, appelant les passagers avec fracas, interrompit ce duo d'amour...

— Déjà ! s'écria Fredo.

— On va nous chercher, dit Laurence.

Les deux jeunes gens voulurent se précipiter au dehors de la tonnelle.

Une forme blanche, immobile sur le seuil de la guinguette, les arrêta dans leur élan.

— Jeannine, murmura Laurence.

Fredo tressaillit, la jeune fille était pâle comme une morte.

— Tu nous cherchais sans doute, fit Laurence, nous arrivons... Écoute-moi, je te présente mon fiancé.

— Je le sais, prononça Jeannine.

— Ah, comment cela peut-il se faire ? Aurais-tu donc entendu ?

— Tout.

Fredo faillit perdre contenance, la situation se compliquait. Une phrase malheureuse de la jeune fille pouvait tout perdre.

Rapidement, laissant Laurence occupée à se refaire un visage fardé selon les goûts du jour, il s'approcha de la Parisienne ;

— Jeannine, écoutez-moi. Vous saurez tout... Je vous ferai comprendre... je...

Il s'arrêta, interdit ; les yeux de Jeannine le foudroyaient d'un tel mépris qu'il se troubla et rougit...

— Jeannine, balbutia-t-il... ne me jugez point sans m'entendre, ne me regardez pas ainsi ! Un mot, dites-moi un seul mot.

— Goujat, fit simplement la jeune fille.

Puis elle partit sans tourner la tête, dans la direction de l'embarcadère, où le *Saint-Christophe* accentuait le sinistre hululement de sa sirène.

CHAPITRE VI

UN SINISTRE EN MER.

— C'est stupide ! affirma pour la centième fois M. Richard, il fallait courir après elle.

— Pouvions-nous savoir ? fit Laurence.

— Il y a des choses qu'on doit deviner et il ne fallait pas laisser cette enfant partir seule sur une mer démontée. Dieu de Bretagne ! la pauvre petite va mourir de peur.

— Pourquoi n'est-elle pas revenue nous prévenir comme c'était son devoir ? objecta M^{me} Richard.

— Est-ce qu'on sait ? grogna le pharmacien, Jeannine n'est pas de celles qui se plaignent lorsqu'elles ont subi quelque affront... Peut-être lui avez-vous dit quelque parole dont vous possédez le secret et elle s'est éloignée pour souffrir à l'écart et sans ennuyer personne. C'est une sensitive dont vous ignorez l'âme exquise.

— Dites plutôt une cachottière, insinua Léocadie.

— Tais-toi... Pourquoi pleurerait-elle ?

— Des grimaces.

— Assez ! fulmina M. Richard, Jeannine est au-des-

sus de tous vos commentaires; vous devriez l'aimer et vous la froissez constamment. Ciel de Vendée! me supposiez-vous donc assez stupide pour ne point m'en apercevoir?

Il allait et venait dans la salle de l'hôtel de « l'Ancre-d'Or », manifestant son inquiétude par une agitation agressive et sortait, à chaque instant, sur le port afin d'examiner la mer.

Le spectacle n'était pas rassurant. Ce n'était pas un simple grain, qui s'était abattu au large, mais une véritable tempête.

Et la vue des bateaux de pêche qui rentraient en hâte s'abriter dans le port, commença à inquiéter M. Richard.

— Quelle imprudence, ronchonnait-il, la pauvrette doit être malade à en mourir!... et pourvu qu'il n'arrive rien de pire... Voyez-vous le bateau, au moins?

Le gardien du sémaphore, auquel il s'adressait, abaissa sa longue vue vers un point noir que l'on distinguait, à grand'peine, sur l'horizon.

— Il tient toujours, Monsieur, mais il fatigue.

— Pourquoi cela, il ne devrait pas fatiguer?

— Oui, s'il n'avait pas à son bord tellement de passagers, mais tant de touristes ont eu peur d'être immobilisés dans l'île.

— Comme nous, grogna M. Richard, grâce à Léo-cadie, ma femme, ma pharmacie ne pourra peut-être pas ouvrir pendant deux ou trois jours. C'est idiot.

Le marin secoua la tête.

— Le malheur serait moins grand que d'aller par le fond, monsieur.

— Que dites-vous là?

— Le courant devient mauvais, et le flot commence à déferler sur les côtes basses. La houle va drôlement secouer le *Saint-Christophe*; tant qu'il tiendra le nez au vent, cela pourra encore aller, mais s'il a le malheur d'être assailli par le travers...

— Ah ça, fit le pharmacien, plus mort que vif, vous prévoyez donc du danger?

— Monsieur, déclara le marin, si l'on m'avait écouté le bateau n'aurait pas quitté l'embarcadère de Port-Joinville.

Il braqua de nouveau sa lunette, et parut s'absorber dans son observation.

— Tonnerre! rugit-il, tout à coup, il tourne au vent.

— Qui? haleta M. Richard.

— Le *Saint-Christophe*!... Oh! les malheureux!

— Mon Dieu! clama le pharmacien, Jeannine! j'ai sur le bateau une personne que j'affectionne particulièrement, monsieur.

Le gardien du sémaphore eut un geste cruel.

— En ce cas, vous avez eu tort de la laisser s'embarquer.

Puis laissant le gros homme anéanti par ce coup de massue, il se mit immédiatement en devoir de faire les signaux de détresse pour alerter tous les sémaphores de la côte.

Une foule de pêcheurs s'était rassemblée sur la jetée et examinait l'horizon.

Leurs commentaires achevèrent de démoraliser le cousin de Jeannine, qui comprit, à l'air angoissé de tous ces gens de mer, qu'une catastrophe était à craindre.

Le gardien du sémaphore avait repris sa lunette.

— Le vent a changé, il souffle de terre.

— Eh bien?

— Il pousse, avec le courant, le *Saint-Christophe* vers le nord de l'île; il doit y avoir une avarie à la machine, car le bateau ne résiste plus.

— S'il passe la barre du Pertuis, après la Pointe de la Gournaise, il peut encore aller s'échouer sur les bas-fonds de Noirmoutier.

— Passera-t-il la barre avec un pareil chargement?... Oh!

— Il s'engage! clama le gardien, il donne une bande effrayante... Ah ça, mais le capitaine ne voit donc rien!

— Que se passe-t-il à bord? C'est effrayant d'y penser, reprit une femme.

— Jeannine! gémit M. Richard.

A ce moment, l'homme à la lunette se retourna vers la foule.

Il était extrêmement ému; il eut de la peine à s'écrier :

— Quel malheur! oh c'est épouvantable!

— Mais précisez donc! hurla le pharmacien, que se passe-t-il?... Le *Saint-Christophe*?

— Je ne le vois plus, fit le marin, il doit avoir coulé à pic.

Le cri d'horreur de la foule domina la plainte de M. Richard.

— Jeannine ! ma pauvre Jeannine !

A ce moment Fredo, que Léocadie et Laurence avaient délégué à sa recherche, le saisit par un bras.

— Venez, monsieur, fit le jeune homme.

— Laissez-moi, déclara le pharmacien, laissez, je veux attendre... qu'ils reviennent.

Il désignait du geste les groupes de pêcheurs qui s'agitaient, sortaient de sa niche le canot de sauvetage de l'île, et s'équipaient en toute hâte pour porter du secours aux naufragés.

Fredo avait perdu son assurance, il se sentait coupable, c'était lui qui avait poussé Jeannine à cet acte de désespoir.

Et il évoquait avec remords l'image de la blonde fille éperdue et se laissant bercer par ses paroles trompeuses, quelques heures avant l'horrible événement.

Il revint près de Laurence sans dire un mot. Celle-ci apprit, avec effroi, le naufrage du *Saint-Christophe*. Léocadie se trouva mal.

Mais comme personne ne se précipita pour lui porter secours, cette syncope ne dura point.

— Je l'avais prévu, confiait-elle à tous ceux qu'elle arrêtait au passage. Ce bateau m'effrayait déjà lorsqu'il était amarré, cette embarcation était démodée, ridiculement étroite et incapable de naviguer. Mais l'administration veut trop gagner, et voilà comment les malheurs arrivent.

Elle pérerait, prenait des témoins, affirmait soudain une grande passion pour Jeannine, une jeune fille si accomplie, si instruite, une perte réelle pour la maison.

Puis elle vitupérait qu'il y aurait des sanctions, que la pharmacie perdait, avec cette auxiliaire, une collaboration fort utile; mais elle entamerait des poursuites judiciaires. On ne la connaissait pas dans le pays, on apprendrait à la connaître; elle intenterait un procès à la compagnie de navigation.

Des marins ramenèrent à l'hôtel M. Richard, qui pleurait comme un enfant.

Des épaves avaient été rejetées sur la côte avec la marée, on avait recueilli quelques rescapés accrochés à des bouées. Des cadavres commençaient à flotter et les bateaux, qui croisaient sur les lieux du sinistre, les rapportaient à Port-Joinville.

Mais le corps de Jeannine était demeuré introuvable. La jeune fille avait disparu.

— Elle gisait peut-être dans la carcasse du *Saint-Christophe* sous quinze mètres d'eau, ou bien se déchirait sur les récifs de la côte. Désespéré, M. Richard, ne voulut point rentrer encore à la Roche-sur-Yon.

— Jamais je ne me consolerais d'avoir organisé cette excursion, déclarait l'excellent homme, je demeurerai sur cette côte pour chercher Jeannine.

— Et tes affaires? ta pharmacie? tes spécialités?

— Qu'elles attendent qu'on ait renfloué le *Saint-Christophe*; au demeurant, l'ardeur me manque, Jeannine était devenue l'animatrice de mes projets.

Elle est morte avec la chance ; comment la retrouverais-je, Ciel de Bretagne !

.....
La jeune fille s'était enfuie sans entendre les cris de Laurence qui lui demandait où elle allait. Elle n'avait en tête qu'une pensée : s'éloigner, disparaître, aller cacher son désespoir, dissimuler sa peine aux indifférents et ne jamais faire connaître à Fredo le mal qu'il lui avait causé. Pour rien au monde elle ne voulait reparaitre devant son cousin ; elle ne voulait point rougir devant lui du moment d'égarement qu'elle avait eu lorsqu'elle s'imaginait que Fredo était sincère.

Son parti était pris. Elle retournerait, toute seule, à la Roche-sur-Yon sans attendre sa famille ; puis elle irait, avec le peu d'argent qui lui restait, s'établir à Paris, s'y cacher, vivre obscurément en donnant des leçons, et nul n'entendrait plus parler d'elle.

Sans prendre garde à l'état de la mer qui devenait effrayant, elle passa, avec la foule des touristes, sur le pont du *Saint-Christophe*.

Plongée dans ses pensées, elle ne remarquait rien autour d'elle. Elle souffrait, pleurait la désillusion de son amour, et s'absorbait dans sa peine sans rien entendre.

Auprès d'elle on discutait âprement, les passagers impatients sommaient le capitaine du petit bâtiment d'appareiller, des femmes appelaient des enfants, des groupes de jeunes filles chantaient ou s'interpellaient avec des rires.

Soudain une bousculade se produisit, des retarda-

taires heurtèrent Jeannine qui n'y prit garde, son sac à main tomba sur le pont, arraché dans la bagarre ; elle n'y fit aucune attention, et alla se blottir dans un coin, derrière le salon des premières classes, où elle s'isola dans ses souvenirs et revécut son calvaire.

La mort de sa mère, l'abandon qui avait suivi cette épreuve, son arrivée à la Roche-sur-Yon, et l'idylle dans la pharmacie lorsqu'elle croyait encore au bonheur, repassaient dans sa pensée, comme des images projetées sur un écran.

Elle avait perdu la conscience de ce qui se passait autour d'elle et elle ne s'aperçut pas du départ du *Saint-Christophe*.

Cependant le brouhaha des passagers, entassés dans tous les coins du bateau, la rappela à la réalité. Le petit paquebot, assailli par des lames courtes, roulait furieusement et embarquait de l'eau à chaque coup de mer.

Des rires, des protestations, des cris accueillaient chaque paquet d'eau salée. Mais la plaisanterie durant trop les femmes, les premières, se lassèrent et cherchèrent à s'abriter dans les salons.

Jeannine ne vit point passer à côté d'elle une jeune fille blonde qui tenait entre ses mains un petit sac de dame qu'elle avait ramassé sur le pont, disait-elle.

— Il y a là-dedans des papiers au nom de M^{lle} Lancier, des cartes de visite, un peu d'argent et des certificats de la Faculté des Sciences de Paris.

— Ma chère ! gouailla une amie, le sac à main d'une savante.

— Je le donnerai au capitaine du bateau en arrivant à Fromentine, fit sa compagne, descendons vite, nous allons être trempées.

Jeannine n'avait prêté aucune attention à la conversation des deux passagères. Tout ce qui faisait partie du monde extérieur lui importait peu.

Elle n'entendit même pas le capitaine qui s'efforçait de faire comprendre aux voyageurs le danger qu'ils faisaient courir au petit bâtiment en se portant tous sur le même bord, sous le prétexte d'éviter les vagues qui déferlaient avec une furie croissante.

Des protestations s'élevèrent de tous côtés.

— Il est charmant ! cria un loustic. Pense-t-il que nous allons nous laisser arroser ? Nous remboursera-t-il nos vestons si l'eau salée les abîme ?

Les vagues devenaient effrayantes ; le *Saint-Christophe*, ballotté comme une simple barque, piquait du nez dans l'écume, se cabrait et roulait, bord sur bord, en se redressant avec peine.

Des cris s'élevèrent, des femmes s'effrayaient, gênaient la manœuvre et s'entassaient, les unes sur les autres, en hurlant de peur à chaque embardée du bateau.

Jeannine regardait l'Océan. Prostrée dans cet état d'insensibilité physique que les grandes souffrances morales produisent quelquefois, elle ne s'apercevait point des coups de mer qui la trempaient de la tête aux pieds. Elle demeurait immobile dans l'espèce de réduit où elle s'était glissée et elle se sentait envahie

par un engourdissement délicieux qui atténuait sa douleur.

Le fracas des vagues, les cris, les hurlements de la sirène appelant à l'aide, les plaintes des passagères implorant le ciel, se confondaient dans sa tête, s'amalgamaient en mélodie, semblable à une berceuse que lui chantait sa mère lorsqu'elle était toute petite.

Et l'hallucination se précisant, elle crut apercevoir au large une forme pâle qui lui faisait signe de venir à elle.

Alors, tandis que le *Saint-Christophe* penchait à tribord de façon effrayante, elle tendit les bras vers l'apparition lointaine.

— Maman ! fit-elle, tu m'appelles... Je viens, me voici !

Puis elle sombra dans le néant, tandis que le *Saint Christophe* s'abimait au milieu des vagues.

CHAPITRE VII

LA CLINIQUE DU DOCTEUR GILBERT.

Du fond de l'anéantissement bienfaisant où elle oubliait la vie, Jeannine entendit appeler :

— Benjamin !

La voix était si lointaine que la jeune fille ne bougea point. Le bien-être où elle se trouvait lui était d'une telle douceur qu'elle souhaitait qu'il durât toujours.

Mais la voix s'éleva de nouveau plus impatiente et plus précise.

— Benjamine, dormirais-tu, Benjamine?

Jeannine entr'ouvrit ses yeux.

— Benjamine!... sapristoche, me répondras-tu, Benjamine?

— Oui-da, madame Pascal, prononça un organe de contralto superbe.

Jeannine, étonnée, regarda et distingua une robuste fille, charpentée comme un cuirassier, et que son costume pittoresque de Sablaise rendait plus imposante encore.

L'idée que ce colosse, en jupons courts, répondait au nom de Benjamine amusa Jeannine au point de la faire sourire.

— Jésus!... s'écria la géante, la belle demoiselle de l'Océan est réveillée, madame Pascal.

Une vieille dame s'approcha vivement.

— Pas possible?... Mais en effet, quelle résurrection!... Ne bougez pas, ne parlez pas, ma mignonne!... Gilbert, Benjamine, secouez-vous un peu, empaillés. Allez vite prévenir Monsieur... Ouste!...

Puis revenant au chevet de la jeune fille, elle pencha sur elle un visage si gai et si souriant que Jeannine s'efforça de balbutier un remerciement.

— Chut! chut! paix! silence!... ne parlons pas, ma jolie fée, recommanda l'aimable vieille, Gilbert va venir dans un instant.

— Gilbert?

— C'est mon fils, un médecin, qui vous a trouvée

sur le sable de l'Anse des Broches et vous a disputée à la mer qui cherchait à vous reprendre. Il vous a apportée ici, tout engourdie comme la *Belle aux flots dormant*... Voilà trois longues semaines qu'il combat la pleurésie que vous aviez gagnée dans l'eau glacée. Ma chère mignonne jolie ! Êtes-vous gentille ainsi, avec vos grands yeux étonnés ! Mon fils va être joliment surpris... Ne dites rien, j'entends son pas.

Le docteur Gilbert Pascal entrait, en effet, au même instant. C'était un homme vigoureux et à l'aspect énergique. Il semblait un peu ému ; essoufflé, sans doute, par la hâte qu'il avait mise à accourir, il respirait précipitamment.

Tout de suite il remarqua le changement qui s'était opéré dans l'état de la naufragée et déclara :

— A la bonne heure, mademoiselle Jeannine, soyez la bienvenue dans cette maison... Vos yeux m'indiquent que les mauvais jours sont finis, tout va bien, je suis très content de ma malade.

La jeune fille contemplait sans mot dire ce grand garçon qui modérait le timbre de sa voix pour lui parler avec une douceur câline.

Les yeux du docteur Gilbert l'enveloppaient d'une sympathie si cordiale qu'elle le remercia, d'un long regard reconnaissant, en murmurant faiblement :

— Vous savez donc mon nom ?

— Oui, je l'ai lu sur une petite médaille que vous portiez autour de votre cou ; une médaille de baptême sans doute. Alors je me suis cru autorisé à vous appeler ainsi... Ai-je eu tort ?

La jeune fille fit un effort et tendit une main pâlie.

— Vous m'avez sauvée, n'est-ce pas?

— Il a eu du mal, précisa la vieille dame, on aurait dit que vous refusiez de vivre. L'Océan était jaloux et tenait à vous conserver pour lui. Gilbert a dû se jeter dans les brisants pour vous empêcher de retourner dans le courant. Ah! ma pauvre enfant, j'ai eu bien peur de le voir partir avec vous.

— Maman, supplia le docteur, je t'en prie, ne fatigue pas M^{lle} Jeannine... La fièvre a cessé, les mauvais jours sont finis, mais il ne faut pas qu'ils recommencent.

Ayant pris le poignet de la jeune fille, il compta quelques instants.

Puis, satisfait de son examen, il appela :

— Benjamine, ouvrez les fenêtres sur la mer. L'air salin fortifiera notre convalescente. Tout va très bien, Mademoiselle, mais dormez maintenant, il le faut.

Souriante, la jeune fille ferma les yeux; il lui semblait doux d'obéir.

Elle se sentait transportée dans une atmosphère si calme, qu'elle eût voulu prolonger indéfiniment ce réveil dans l'inconnu.

Elle ne voulait plus se souvenir, le passé l'effrayait plus que l'avenir. Elle souhaitait oublier même son nom, ne plus rien se rappeler de ce qu'elle avait souffert. Il lui importait peu de savoir ce qu'elle deviendrait et où elle se trouvait, rien n'existait plus pour elle que le présent qui lui paraissait ne devoir jamais finir.

Elle avait l'air de dormir, mais elle se répétait sans cesse ce qu'avait dit son sauveur : *Les mauvais jours sont finis*. Elle attachait à ces paroles un surnaturel pouvoir prophétique, et elle bénissait celui qui les avait prononcées. Puis elle se remémora les traits du Dr Gilbert. Il avait l'air intelligent et bon ; ses yeux gris l'avaient regardée avec une expression d'intérêt si sincère, qu'elle conservait encore l'impression de l'émotion ressentie.

Elle était brisée par une lassitude immense ; son corps lui semblait parfois suspendu au-dessus d'un abîme, mais elle n'éprouvait aucun sentiment de crainte. Une quiétude étrange l'empêchait de redouter ce qui ne pouvait plus arriver. *Les mauvais jours étaient achevés*.

.
Elle se réveilla heureuse ; la chambre était pleine de soleil, des fleurs avaient été placées près d'elle ; rien de bougeait dans cette calme demeure. Par une large baie, ouverte en face de son lit, elle apercevait l'Océan et l'écume des vagues qui assiégeaient des rochers noirs au pied d'une haute falaise.

Rien ne semblait exister autour de la maison isolée sur son rocher, battu par les flots et les vents ; on n'entendait que les cris des mouettes, et, de temps en temps, le son lointain d'une sirène de paquebot qui paraissait rappeler aux habitants de la villa solitaire que d'autres vivants, en passant au large, saluaient les hôtes privilégiés de cette retraite mystérieuse.

Jeannine n'osait faire un mouvement de peur de

dissiper l'enchantement dans lequel elle vivait.

Le bruit d'un pas lourd, qui se posait sur le plancher avec des précautions enfantines, lui fit cependant tourner la tête. Benjamine entraîna, en s'efforçant d'être légère; elle apportait à cet exercice une application si comique que la jeune fille éclata de rire.

— J'en étais sûre, fit derrière l'énorme servante la voix bavarde de la vieille M^{me} Pascal, tu marches comme un éléphant chargé de vaisselle plate, et tu as réveillé la demoiselle.

— Mais non, je vous assure, Madame, intercédait la jeune fille. J'ai repris toute seule conscience de la vie; je vais fort bien, je me sens presque guérie et assez forte pour me lever.

— Vertu de ma vie! y songez-vous, que dites-vous-là, ma belle mignonne?

Doucement elle s'occupait de recoucher Jeannine qui pâlisait déjà de l'effort accompli pour se redressée sur son lit.

— Quelle imprudence! gémit M^{me} Pascal, Gilbert va être très mécontent... Benjamine, aide-nous donc, bécasse, pourquoi demeures-tu plantée comme un pingouin avec la bouche grande ouverte?

La Sablaise contemplait Jeannine.

— Comme vous êtes jolie, fit-elle, en joignant les mains.

— Oui, ajouta la vieille dame, ce n'est pas d'hier que je l'ai remarqué, mais lorsque la statue s'anime et que le marbre se fait chair, il n'est pas nécessaire de nettoyer ses lunettes pour admirer ce qui est beau.

— C'est mon avis, déclara une voix masculine.

Jeannine rougit ; le docteur Gilbert la saluait.

— C'est la métamorphose que j'attendais, dit-il.
Dans un mois vous serez vaillante.

— Un mois.

— Vous avez été trop gravement touchée pour que je vous laisse risquer une rechute. On ne demeure pas des heures entières sur un récif couvert d'eau, sans payer cher cette aventure... Vous étiez sur le *Saint-Christophe*, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Le bateau sera renfloué dans quelques jours ; on est encore à la recherche des malheureux que la mer a conservés ; on pense que l'on trouvera aussi dans la carcasse du bâtiment d'autres victimes.

— C'est horrible, s'écria M^{me} Pascal, ma pauvre jolie fée du Bon Dieu, quand Gilbert vous a déposée sur ce lit, j'ai bien cru que vous étiez morte.

— Moi aussi, gémit Benjamine.

— On ne te demande pas ton avis, fulmina l'amusante vieille dame, laisse-moi parler, sois moins bavarde. Je vous disais donc, mon enfant, que vous étiez inanimée et dans une sorte de...

— Léthargie nerveuse presque complète, précisa le Dr Gilbert. C'est peut-être grâce à cet état d'inertie que vous n'avez pas résisté à la violence du courant qui vous a portée jusqu'ici, tandis que d'autres coulaient à pic après une lutte effarante et s'épuisaient en efforts vains pour gagner un refuge incertain d'où leur ignorance de la côte les éloignait.

Jeannine fit un effort pour se souvenir.

— J'ai perdu conscience de tout ce qui s'est passé, je ne me suis nullement rendu compte de ce qui se produisait... L'abîme dans lequel je suis tombée a rompu tout contact avec ma vie antérieure, j'ai la sensation de m'être endormie et de me réveiller à votre appel.

— Comme la princesse des contes de fées, vous êtes la *Belle aux flots dormant*, ma mignonne!... Gilbert, n'est-ce pas que ce surnom imagé convient à merveille à notre jolie pensionnaire?

Le docteur eut un sourire.

— Va pour la *Belle aux flots dormant*, mademoiselle Jeannine, en attendant que vous me disiez votre nom de famille, afin que je puisse prévenir tous ceux qui vous sont chers... Mais qu'arrive-t-il, Mademoiselle?

La jeune fille venait de se voiler la face entre ses deux mains.

— Je suis seule au monde, orpheline, personne n'attend mon retour... Personne, je suis sans parents... sans fortune.

Une crise de larmes la secoua. Le Dr Gilbert arrêta l'élan apitoyé de sa mère et de Benjamine, et s'approcha.

— Personne ne vous interrogera ici, Mademoiselle ; cette demeure est un lieu d'asile où les secrets qui vous appartiennent seront respectés soigneusement. Chacun doit ignorer la souffrance de celui qui ne veut point laisser voir sa peine. Restez l'inconnue que la mer apporta parmi nous, soyez la *Belle aux flots dormant* venue pour faire oublier, un instant, à un pauvre

solitaire, le malheur qui détruisit, un jour, sa destinée.

Alors laissant Jeannine aux soins de M^{me} Pascal et de Benjamine, le Dr Gilbert s'enfuit comme un fou hors de la pièce.

CHAPITRE VIII

LA FORTUNE DE JEANNINE.

— Pourquoi partir, ma belle mignonne, qu'iriez-vous faire n'importe où? L'endroit n'est pas recommandé aux jeunes filles belles comme le jour? Quelle mouche vous pique? N'êtes-vous pas bien, parmi nous, à l'Ermitage de l'Océan?

Il était difficile de résister à l'impitoyable logique de l'impulsive M^{me} Pascal. Jeannine se laissait d'ailleurs facilement convaincre.

La naufragée était heureuse.

Le mois de convalescence prescrit par le Dr Gilbert s'était écoulé avec la rapidité d'un songe.

Mais lorsque la jeune fille, craignant d'être indiscreète, avait parlé de son départ, elle avait aperçu dans les yeux de son sauveur une détresse muette tellement douloureuse, qu'elle n'avait pas eu le courage de quitter, ce jour-là, l'Ermitage.

Elle se sentait protégée contre le sort dans cette demeure, tellement tranquille que la vie s'y écoulait sans même y savoir le nom des jours. Elle retrouvait dans la cordialité de l'excellente M^{me} Pascal un peu de la tendresse de sa mère. Benjamine lui était dévouée ;

la brave fille la servait avec un empressement impétueux qui touchait le cœur de Jeannine.

Puis elle éprouvait pour le Dr Gilbert un sentiment qu'elle hésitait à qualifier. Elle ignorait tout de la vie de cet homme, comme il ignorait tout de la sienne ; elle n'interrogerait point, lui-même ne la questionnait plus.

Mais elle ressentait, devant lui, un trouble inconscient quand elle le surprenait, parfois, immobile et les yeux fixés sur elle, plongé dans une contemplation muette qu'elle interrompait par un éclat de rire.

Il s'excusait, puis la quittait brusquement pour courir les grèves et les falaises. Parfois même il ne rentrait point à l'Ermitage ; il revenait fourbu de fatigue et les poches de son veston de chasse pleines des trouvailles qu'il avait faites en herborisant et en observant la vie fourmillante des flaques d'eau de mer.

D'autres fois, par les temps d'orage, il s'installait sur un rocher et demeurait, des heures entières, admirant les vagues sauvages. L'horreur grandiose de l'Océan le passionnait, il descendait sur les récifs sans prendre garde aux embruns et aux lames sournoises, qui le couvraient souvent jusqu'à mi-corps et eussent pu l'entraîner au large.

— Quel malheur ! se lamentait alors Mme Pascal, cette mélancolie causera sa perte. Il ne se plaît que dans le danger, il le cherche. L'apercevez-vous, là-bas, en train de tenir tête à la tempête ; les gens du pays le connaissent si bien, qu'ils l'ont surnommé le *Pétrel*,

l'oiseau d'orage... Mon pauvre enfant!... Avoir tout abandonné, sa carrière, son avenir, la gloire qui commençait à lui sourire, pour se cloîtrer dans cette solitude et laisser sa belle intelligence sombrer dans cette détresse qui le tuera.

Jeannine comprenait qu'une pénible histoire avait dû bouleverser cette famille; elle n'osait parler, mais une sympathie plus grande commençait à l'attirer davantage vers cet homme qui avait souffert comme elle.

M^{me} Pascal continuait ses confidences.

— Quand il vous a ramenée ici, après le naufrage, j'ai cru que votre présence l'arracherait enfin au triste souvenir qui l'obsède. Vous étiez si jolie en *Belle aux flots dormant*, et si touchante au milieu de votre délire!

— Mon délire, s'écria Jeannine, me serais-je trahie sans me rendre compte?

— Vous parliez de votre père qui était un médecin comme mon fils, vous causiez avec une vision aimée qui devait être votre mère, et vous vous débattiez contre un personnage que vous repoussiez avec une agitation que mon fils observait toujours avec soin, car il prétendait que tout votre mal était causé par cette emprise, dont il s'efforçait de vous libérer de tout son pouvoir.

— Il l'a fait, s'écria Jeannine, et si je savais moi-même le moyen de calmer sa propre souffrance!...

— Vous le pouvez certainement, dit sérieusement la vieille dame. Pourquoi cette surprise, ma mignonne?

Gilbert n'a pas réveillé la *Belle aux flots dormant* sans être demeuré insensible aux pouvoirs de cette enchantresse, et si quelque bienfaisante fée doit rompre le mauvais charme de la maudite créature qui a détruit le bonheur de mon fils, elle n'est pas loin à aller chercher : c'est vous, ma petite Jeannine.

La jeune fille se récria.

— Moi ?

— Mais oui, s'écria M^{me} Pascal, si vous avez des yeux pour voir.

Jeannine était devenue toute rose.

Confuse elle cachait son visage sur les genoux de la vieille dame, qui passait sa main sur les boucles dorées de la *Belle aux flots dormant* et lui disait doucement :

— Comme je bénis l'Océan qui vous a amenée ici, ma petite fille ! Gilbert vous a sauvé la vie, mais vous sauverez sa raison, j'en suis sûre... j'en suis sûre !

.

Cette fois, lorsque le docteur revint à la maison, il se trouva tout à coup en présence de Jeannine.

— Quelle folie de vous exposer ainsi à la trahison des lames de fond, ce n'est pas raisonnable, docteur.

Elle avait pris, en parlant ainsi, un petit air provocant qui la rendait adorable.

— Mademoiselle, balbutia Gilbert, je reconnais en effet mes torts... mais...

— Qui vous pousse à agir ainsi, pour effrayer ceux qui vous aiment ?

— Ma mère est habituée à me voir m'absenter de la sorte.

— Docteur Gilbert, fit la jeune fille, n'existe-t-il donc que votre mère à l'Ermitage?

Ce fut au docteur à perdre contenance; le regard de Jeannine le troublait tellement qu'il devint timide comme un enfant, rougit et murmura :

— Si vous saviez, si vous pouviez deviner...

— Gilbert, prononça doucement la jeune fille, je n'ignore plus votre secret... Votre mère m'a tout raconté.

Le docteur eut un mouvement de joie. Jeannine l'avait appelé par son prénom; elle avait laissé de côté toute contrainte et elle le traitait familièrement, comme si un peu plus d'abandon venait de naître entre eux deux.

— Ainsi, reprit la jeune fille, parce qu'une femme indigne de vous s'est jouée de vos sentiments, vous avez déserté la science. La Biologie, à laquelle vos découvertes avaient fait faire tant de progrès, n'existe plus, parce que vous avez souffert, un jour, et que vous persistez à ne pas vouloir oublier.

Le docteur secoua la tête.

— Oublier... est un mot trop facile.

— Mon grand ami, s'écria Jeannine, croyez-vous donc avoir été le seul être au monde à subir cette épreuve? Moi aussi, j'ai failli mourir, Gilbert, vous m'en avez empêché. Et puis grâce à vous, à vos soins, à votre bonté et dans l'atmosphère si paisible de l'Ermitage, j'ai perdu le souvenir du passé, comme

vous me l'avez dit vous-même : *Les mauvais jours sont finis.*

Elle avait pris les mains du docteur, ses yeux brillaient, elle souriait avec tant de grâce persuasive que Gilbert sentit un immense espoir l'envahir.

— Si je n'étais pas seul contre moi-même, jé guérirais peut-être... Ah ! si vous me promettiez, Jeannine, de demeurer toujours dans cette maison... près de moi.

La jeune fille baissa la tête.

— Toujours est un grand mot, Gilbert.

— Vous reculez déjà ?

— Non, si je puis être certaine de remplacer la han-tise qui vous possède, si je puis vous faire redevenir ce que vous étiez avant d'avoir connu celle qui vous réduisit à cette situation lamentable.

Le Dr Gilbert semblait en proie à une perplexité intense. Un combat se livrait en lui ; enfin il prit doucement la main de sa compagne et la porta passionnément à ses lèvres.

— Merci, Jeannine, fit-il, mais la tâche sera peut-être difficile ; à mon âge les blessures se cicatrisent moins promptement qu'au vôtre. Je ne suis plus un jeune homme. J'ai peur d'être sujet à des rechutes. Ne craignez-vous point d'être, vous-même, la première victime de votre sacrifice ? Si je n'allais pas guérir, si je ne pouvais plus oublier ?

— Vous guérirez, fit Jeannine, car je sais comment prévenir le mal qui vous effraye à ce point.

— De quelle façon ?

— Nous travaillerons, Gilbert. Je possède heureusement la science indispensable pour vous aider dans vos travaux ; vous êtes un biologiste de grande valeur et moi je possède assez de connaissances techniques pour collaborer avec vous. Tous les deux nous recommencerons une vie passionnante... et nous oublierons, mon grand ami !

Le jeune médecin eut un cri de joie.

— Vraiment, Jeannine, vous consentiriez à demeurer auprès de moi ?

— En douteriez-vous ?

— Oh non, s'écria le docteur, car vous n'êtes point une de ces frivoles poupées qui détruisent le bonheur des hommes ! Mais je n'avais pas osé entrevoir cette collaboration d'âmes qui nous rendra plus inséparables encore.

Puis guidant la jeune fille vers son laboratoire, il la fit entrer et reprit :

— Tout est à faire ici. Je commence parfois à entreprendre des recherches que je ne puis jamais achever ; les collections gisent, pêle-mêle, dans un désordre sans nom... Et quand je veux m'efforcer de tirer parti de mes découvertes et penser enfin à la Biologie, cette créature m'en empêche... Regardez-la.

Il montrait, dans un grand cadre placé sur le bureau, le portrait d'une femme fort belle, fort séduisante et fort parée, qui semblait présider aux travaux intellectuels du docteur.

Les yeux de ce visage étaient splendides, mais chargés d'une telle ironie que Jeannine le détesta.

Gilbert s'était mis à rire, sa folie durait encore, puis Jeannine s'effraya de l'expression de fureur qui transforma subitement ses traits.

— Elle m'a tout fait perdre, gloire, réputation, honneur. J'ai été bafoué, trompé. J'ai dû quitter, pour elle, mes galons de médecin principal aux Colonies. Elle m'eût rendu criminel si je n'avais pas découvert sa trahison.

Il montrait le poing au portrait et paraissait tellement hors de lui-même que Jeannine s'efforça de le calmer.

— Mon ami, il faut oublier, dit-elle, en prenant les mains du docteur dans les siennes.

Gilbert ne semblait point la voir. Son visage énergique se contractait. Il paraissait revivre une existence douloureuse ; et Jeannine n'osait l'interroger. Elle respectait le secret de cet homme qu'elle voyait souffrir, et elle se demandait comment elle allait parvenir à soulager son angoisse morale.

Brusquement Gilbert parut sortir du cauchemar dans lequel il se débattait.

— Jeannine, fit-il, d'une voix presque indistincte.

— Mon grand ami ?

— Je dois tout vous dire, Jeannine. Rien ne peut demeurer caché entre nous. Rien de ma vie passée ne doit demeurer un mystère. J'ai besoin de me confier à vous, et, lorsque vous saurez tout ce que j'ai souffert, vous serez plus indulgente pour un malheureux qui croyait que sa vie était achevée et qu'un peu de ciel bleu n'apparaîtrait plus jamais dans le ciel gris qui composait son horizon.

Jeannine sourit tristement.

Elle aussi avait désespéré. Elle aussi avait cru que nul rayon de soleil ne reviendrait égayer sa tristesse. Elle éprouva pour Gilbert une compassion fraternelle. Comme elle, il avait été une victime du sort.

Alors, comme le docteur se taisait, elle l'encouragea d'un regard tellement rempli de tendresse reconnaissante que Gilbert sembla renaître à l'espérance des jours meilleurs.

— Jeannine, dit-il, si le miracle que vous êtes en train d'accomplir n'est pas trompeur, je vous devrais plus que la vie.

La jeune fille lui mit une main sur les lèvres.

— Et vous, Gilbert, comptez-vous pour rien la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vous ? Ne m'avez-vous pas sauvée du péril de la mer ?

— Eh !... clama le docteur, quel mérite ai-je eu à cela ? Les vagues du courant de Fromentine ont eu autant de peine que moi. Elles vous ont jetée à mes pieds comme une épave que j'ai recueillie sans me douter que c'était le bonheur lui-même que l'Océan m'adressait.

Jeannine baissa les yeux. Gilbert la considérait avec une telle expression de tendresse qu'elle rougit et murmura :

— Mon grand ami...

— Appelez-moi encore Gilbert, comme si nous nous connaissions depuis très longtemps. Comme si nous devions passer ensemble, l'un près de l'autre, le reste de notre existence. Oh... Jeannine !... Quelle conso-

lation j'ai éprouvée lorsque j'ai senti l'emprise que vous commenciez à prendre sur moi. Si vous saviez quelle obsédante image vous avez chassée. Oh ! quelle délivrance de ne plus appartenir à cette maudite !

Il avait ouvert une des grandes fenêtres de son laboratoire et il regardait la mer. Le flot miroitait. Des lames dures se brisaient sur les récifs du rivage avec un bruit où le fracas des galets, roulés par les courants, se mêlait à la grande lamentation des vagues. Des moutons d'écume s'apercevaient dans la houle du large. L'Océan déferlait encore avec une fureur qui submergeait les jetées et couvrait de remous furieux le pied des falaises.

Parfois une grande lame, venue de très loin, chargeait les roches qu'elle engloutissait en hurlant, ou bien s'étalait sur les plages, avec une plainte déchirante.

Tout à coup une saute de vent fouetta la crête des vagues qui semblèrent s'enfuir en creusant, entre leurs sillons, des tourbillons dangereux.

Un des battants de la fenêtre se rabattit brusquement. Toute la charpente de l'Ermitage de l'Océan vibra et se plaignit. Le vent hurla son cri de bête désespérée. Le docteur Gilbert referma la fenêtre.

— Mauvais temps !... La tempête ne se calme point. Cela me rappelle la nuit tragique où vous êtes venue à nous, après le naufrage du *Saint-Christophe*.

Jeannine s'approcha de la fenêtre.

— Quel spectacle impressionnant ! Il est terrible mais il attire, il fascine.

— La mer est en effet une dangereuse enchantresse, fit le docteur Gilbert ; demain, lorsque le calme sera revenu, elle saura faire oublier sa fureur sauvage en nous prodiguant son sourire. Et nous demeurerons sans forces pour la maudire, malgré l'horreur que nous inspire sa perversité et sa cruauté sans merci. Nous sommes lâches envers cette trompeuse.

Il revint vers le portrait qui semblait l'attirer encore. Jeannine s'imagina qu'un colloque s'engageait entre lui et la femme peinte. Gilbert proférait des mots qu'elle ne pouvait entendre ; le bruit de la mer redoublait, la tempête épuisait ses dernières fureurs. Soudain, un coin de ciel clair se dégagait des nuages lourds qui pesaient sur l'horizon. Jeannine éprouva à cette vue un sentiment de joie qui chassa son angoisse. Le beau temps allait revenir.

— L'orage se calme, fit-elle, c'est l'embellie.

— Oui, prononça lentement Gilbert. Ainsi l'espoir renaît au cœur de l'homme en dépit des efforts de la tourmente. Bientôt le souvenir de cette tempête disparaîtra à son tour... Les mauvaises pages du livre de la vie sont promptes à s'envoler quand le bonheur revient. L'oubli est le grand consolateur !

Les yeux de Jeannine le fixaient avec tellement d'encouragement tendre qu'il eut une exclamation éperdue.

— Oh, chérie !

— Ami, répondit doucement la jeune fille, comme je vous aime, Gilbert !

Elle se sentit soudain entourée par l'étreinte de deux bras qui l'emprisonnèrent étroitement.

— Jeannine ! ma Jeannine ! murmurait le docteur, dites-vous vrai ? N'est-ce pas un rêve ? N'allez-vous pas fuir à votre tour et me laisser plus désespéré que jamais ? Fuir comme celle-ci l'a fait, dit-il en désignant à la jeune fille le portrait qui semblait sourire avec une ironie sournoise.

Jeannine s'imagina que cette rivale la raillait et la regardait avec une expression de défi qui la fit se dresser prête à se défendre.

— Je n'ai plus peur d'elle, Gilbert ; le mauvais charme est tombé, elle n'aura plus de pouvoir sur vous, jamais, jamais, tellement je veillerai avec constance.

Le docteur admirait cette vaillance ; il souriait ; l'indignation de Jeannine n'était pas feinte et l'animation de la *Belle aux flots dormant* l'enchantait.

— Vous lui en voulez donc aussi ? fit-il.

— Oui ! clama Jeannine, je lui en veux ; c'est mon ennemie puisque vous avez souffert par elle.

— Eh bien, vous allez savoir à quel point elle m'a torturé, prononça lentement le docteur Gilbert. Écoutez-moi, Jeannine, il est nécessaire que vous sachiez toute ma vie, je tiens à vous faire ma confession pour que rien ne demeure caché entre nous.

Il s'en alla fermer la porte du laboratoire avec soin, puis approcha de la jeune fille un lourd fauteuil dans lequel il l'installa.

La femme blonde, dans son cadre doré, semblait suivre des yeux les mouvements de celui qu'elle avait désespéré.

Mais Gilbert n'éprouvait plus l'émotion que lui causait, autrefois, la vue de l'ensorceleuse ; il s'était couché sur des coussins aux pieds de sa jeune amie, et il la contemplait avec une adoration passionnée.

— Quelle douceur de vivre vous avez apportée avec vous dans cette demeure, Jeannine. Je ne compte plus les jours et le temps s'enfuit sans que j'y songe. Je dois ressembler à ce moine de légende, qui vécut cent ans, en extase, parce qu'un rossignol merveilleux lui faisait oublier les heures... Ainsi vous avez dissipé la mélancolie, qui aurait achevé de me rendre fou, si vous n'étiez pas venue pour me délivrer et me guérir...

Il demeura un instant absorbé par ses souvenirs ; Jeannine vit sa physionomie s'assombrir ; il leva les yeux vers le cadre où la femme blonde souriait toujours.

— C'est une histoire bien banale pour les indifférents, reprit-il. J'étais alors médecin de marine. J'avais accepté un poste dans le Laos, une mission scientifique, et je devais faire tous mes préparatifs, à Hanoï, avant de m'engager dans la brousse.

« Je m'étais embarqué sur un des grands navires des Messageries Maritimes qui font l'Inde, Ceylan, la Cochinchine et le Japon ; ma qualité de médecin de la marine me permettait de soulager quelquefois les docteurs du bord avec lesquels j'avais lié des relations.

« Le médecin en chef du paquebot était un vieux praticien qui avait si souvent fait les traversées

d'Extrême-Orient, que tous les cas, où son concours était nécessaire, lui étaient familiers, et que rien ne semblait pouvoir le tirer de la quiétude dans laquelle il passait son existence.

« Son collègue était, au contraire, un très jeune homme rempli d'ardeur médicale, mais prompt à s'emballer et à obéir à sa nature trop impulsive et à son imagination.

« Il se nommait le D^r Émile Robert ; nous l'appelions plus familièrement Bobby. C'était un grand garçon d'une souveraine élégance, toujours vêtu avec recherche. Il présidait une des tables des premières classes et déployait, envers les belles passagères, une amabilité que rien ne pouvait démentir.

« Ce fut lui qui me présenta à Anita Bartlett, dont la beauté blonde et la séduction incontestable avaient déjà commencé à faire des ravages parmi les cœurs.

« C'était une de ces artistes que les critiques de cinéma appellent une « Star » ; elle faisait partie d'une équipe, qu'une importante maison de production envoyait en Indo-Chine pour tourner un grand film exotique.

« Anita connaissait le pouvoir de ses yeux, dont les cils extrêmement longs produisaient une impression étrange et déconcertaient à la première entrevue.

« Elle était admirablement faite et portait ses toilettes du soir avec une aisance et une distinction de princesse.

« Il était difficile de demeurer insensible à ses

manceuvres, lorsqu'elle voulait se donner la peine de séduire.

« Car elle avait une voix adorablement captivante, et son sourire possédait un charme dont elle savait se servir avec une habileté rare.

« Mais cette sirène voulait être adulée et ne tolérait point l'indifférence. Elle avait su se composer une cour d'adorateurs parmi les passagers qu'elle se plaisait à affoler par ses coquetteries diaboliques. Cette femme eût semé la discorde parmi les saints et fait damner tous les élus.

« Bobby avait conçu pour elle une passion violente. Il ne m'avait point caché qu'il pensait débarquer avec elle à Hanoï et la suivre avec la tournée de cinéma qui allait remonter le fleuve Rouge. Sa fortune personnelle lui permettait toutes les folies. Anita devait l'épouser, elle le considérait déjà comme un fiancé, c'était un rêve merveilleux.

« J'écoutais divaguer mon jeune confrère, sans oser lui dire que la perverse avait joué le même jeu avec quelques autres passagers, qu'elle avait distingué parmi les plus favorisés sous le rapport de la fortune ou de la situation sociale.

« Toutefois j'avisai le médecin en chef du bord de la comédie que jouait la belle à l'égard du naïf Robert.

« Le vieux praticien fut moins discret que moi, et mit Bobby au courant des coquetteries de la blonde star.

« Il en résulta un drame que tous les journaux

d'Extrême-Orient commentèrent avec passion. Bobby se suicida dans un hôtel d'Hanoï devant la porte de la belle fille qui gagna, à ce dévouement tragique, une réputation de « *Vamp* » fort justifiée.

« Mais elle conçut, à mon égard, un ressentiment qu'elle dissimula avec toute la rouerie dont peut être capable une femme vindicative et sans scrupules. Elle jura de me réduire au rôle lamentable d'un fantoche sans volonté et de m'asservir, à mon tour, comme elle avait asservi le docteur Robert.

« Je ne m'étais point prêté, sur le paquebot des Messageries, aux tentatives de flirt que l'ensorceleuse Anita avait esquissées pour me séduire. La Biologie, à laquelle je consacrais tous mes instants, m'empêchait de partager l'empressement des passagers qui se disputaient, dans les salons, la faveur de danser un tango avec l'artiste.

« Anita avait remarqué cette désertion et s'en était montrée surprise. Comme toutes les créatures de ce genre, elle voulait les hommages de tous les hommes. Ma réserve lui parut un défi.

« Elle fit alors l'impossible pour aller à moi et se trouver sur mon chemin.

« J'avais été chargé d'étudier la flore et la faune du Haut-Tonkin et de remonter le Fleuve-Rouge jusqu'aux frontières de Chine. J'ignorais qu'Anita Bartlett devait suivre le même itinéraire avec la troupe de cinéma dont elle faisait partie. Nous nous rencontrâmes fatalement et ce fut le plus grand malheur de ma vie.

Il s'arrêta. L'aveu devenait de plus en plus pé-

nible. Jeannine devina les motifs de cette hésitation.

— Gilbert, fit-elle, votre secret vous appartient. Ne ravivez point des souvenirs qui vous sont odieux. Le passé est mort, l'avenir nous invite à vivre. Ne gâtons point l'espérance d'être heureux en évoquant les jours sombres.

Mais le docteur continua sa confession.

— Je me croyais fort, dit-il. J'étais fou !... Je pensais opposer à Anita ma volonté et résister au charme pervers de cette enjôleuse. Mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que je n'étais qu'un novice en matière de stratégie amoureuse et dès lors elle triompha...

Il soupira et passa une main sur son front lourd de pensées. Il reprit, après avoir jeté un regard sur le portrait d'Anita.

— Elle savait toutes les roueries de son métier d'ensorceleuse. Elle joua avec moi une comédie où elle s'attribuait le rôle d'une victime de la duplicité des hommes. On se plaisait à la calomnier parce qu'elle n'était pas, en dépit des apparences, une créature que l'on pouvait s'offrir à prix d'or.

Jeannine eut un sourire apitoyé.

— Vous l'avez crue ?

— Oui, reprit le docteur Gilbert. Car elle savait, quand il le fallait, verser des larmes avec une facilité rare. Elle jouait son rôle, dans la vie, avec les mêmes attitudes que sur les écrans du cinéma : ses yeux possédaient une sincérité d'expression qui eût trompé les moins crédules. Elle avait le don d'émouvoir et d'intéresser : elle eût attendri les rochers quand elle

racontait les épreuves qu'elle avait subies et les injustices qu'elle avait supportées afin de ne pas avoir à rougir. J'avais l'intuition qu'elle mentait, mais je subissais son ascendant avec tellement d'intensité, que je feignais de la croire afin d'obtenir, soit un regard reconnaissant, soit un sourire qui me liait à elle davantage.

« J'en oubliai bientôt ma mission, les découvertes de la flore et de la faune des Hauts-Plateaux demeurèrent à l'état de projet. Anita m'attirait à elle et se montrait jalouse même de la science. Elle feignait une passion violente, dont j'avais la sottise de me prévaloir. J'étais aveuglé par cette Circé qui jouait avec moi comme avec un pantin, puis se refusait... de façon à me rendre encore plus épris et plus ridicule aux yeux de mes amis et de mes chefs.

« Mais que m'importait l'opinion d'autrui auprès de l'amour d'Anita. Elle avait sur moi un tel empire que je lui proposai de l'épouser... Elle tomba dans mes bras et me joua, ce jour-là, une scène de reconnaissance attendrie qui eût obtenu un grand succès dans un film sentimental. Elle devint officiellement ma fiancée. J'étais tellement épris d'elle, que je ne pensais pas à ce pauvre Bobby qui avait également cru à sa parole. Je rêvais un avenir de bonheur, j'échafaudais des projets. Elle se prêta à cette fantaisie ; je me croyais heureux, j'étais un naïf !...

Alors comme Jeannine protestait d'un geste, le docteur accentua encore l'amertume de son récit.

— J'avais abandonné la marine, et mon grade de

médecin principal, pour me fixer à Hanoï, où je pensais me faire une clientèle assez belle, afin de procurer à Anita tout le luxe qu'elle déclarait essentiel à sa vie mondaine.

« Une jolie femme, aux colonies, est une attraction qui ne passe pas inaperçue. L'annonce de notre union prochaine attirera l'attention d'une foule de jeunes gens qui s'empressèrent autour de ma fiancée, avec l'espoir de me supplanter. Je tolérai mal ces assiduités. Anita m'en tint rigueur. Je cédaï, je fermai les yeux ; je ne pouvais voir cette créature irritée contre moi ; ma faiblesse lui était connue, elle m'avait asservi comme un esclave.

« Cela dura longtemps ; il me semblait qu'Anita s'ingéniait à toujours retarder la date de notre mariage. Elle m'avait mis en rapport avec des artistes de sa troupe, et avec des commerçants, fort riches, qui m'attiraient sans cesse dans des excursions lointaines, des chasses ou des explorations dans le haut pays.

« A mon retour, Anita me prodiguait ses tendresses avec une ardeur calculée qui dénotait sa profonde connaissance de la faiblesse des hommes. Jamais la dangereuse sirène n'était plus captivante. Je croyais pourtant discerner, quelquefois, un sourire équivoque sur la physionomie des trop nombreux amis qui fréquentaient la villa somptueuse où j'avais installé ma future femme ; mais les caresses d'Anita me rassuraient vite, je me croyais maître de son cœur...

Il se mit à rire de nouveau, et Jeannine s'effraya de

voir son visage refléter une amertume qu'il ne pouvait dissimuler.

— Ne continuez point à me raconter ces souvenirs qui vous torturent, dit-elle ; laissez s'évanouir la hantise de cette femme. A quoi bon réveiller cette image funeste ? elle est loin... Laissez le temps l'éloigner encore.

— Oh ! reprit le docteur Gilbert, j'éprouve presque un soulagement à vous avouer mon aveuglement, Jeannine... Cette femme me possédait à un tel point que je n'étais plus capable de résister à ses caprices, et c'est ainsi que j'ai failli tomber plus bas encore.

Alors, d'une voix tellement basse que Jeannine pouvait à peine l'entendre, il continua son lamentable récit.

— Anita Bartlett avait été remarquée par un aventurier d'origine anglaise, qui se livrait, dans les mers de Chine, à des opérations commerciales assez mystérieuses. Cet homme était un de ces bellâtres qui ont le don de séduire les femmes et de les réduire à leur merci.

Il ne tarda point à impressionner la belle artiste, qui se dévoua à lui corps et âme.

Dès lors, le docteur Pascal devint, entre les mains de ces deux êtres, un personnage lamentable qui fut bientôt la fable d'Hanoï.

Le malheureux n'eût rien remarqué, si un de ses anciens collègues de la Marine de l'État, indigné des roueries de la belle coquette, n'était point venu le mettre au courant de la perversité de cette éternelle

fiancée, qui le bernait d'espérances illusoires et se servait de lui, au mieux des intérêts du personnage dont elle s'était amourachée.

Car le séduisant aventurier était un trafiquant d'opium de Canton, qui utilisait pour son commerce clandestin les boîtes de pellicules impressionnées de la Compagnie de Cinéma où tournait Anita Bartlett.

Et les préparations de biologie que le docteur adressait en Europe, dans leurs boîtes de fer-blanc, hermétiquement closes, servaient également aux deux complices pour introduire la drogue néfaste sur le continent européen.

La colère légitime du docteur Pascal se heurta à une Anita repentante et désolée, qui implora son pardon avec des larmes et des supplications passionnées auxquelles le malheureux céda encore.

Il avait cependant exigé un départ immédiat pour l'Europe, afin de soustraire sa fiancée aux influences néfastes de la Colonie. Anita promit avec serment tout ce que Gilbert lui demanda.

Mais, le lendemain, elle s'enfuyait sur le yacht de l'aventurier, laissant à Gilbert une lettre ironique où elle avouait sa duplicité, et se félicitait d'avoir ainsi ridiculisé un *Don Quichotte* qu'elle renvoyait à ses chères études et à la garde de la morale dont il s'était constitué le défenseur sur le paquebot qui les avait amenés en Extrême-Orient.

C'était la vengeance d'Anita.

— J'ai failli devenir fou, continua le docteur ; puis je me suis enfui loin du monde, vivant ici comme un

paria, refusant la société de mes semblables... et ne pouvant parvenir à me guérir complètement, parce que j'étais lâche et sans aide, seul... tout seul avec son odieux souvenir.

Soudain Jeannine le vit saisir le portrait, le jeter à terre, et l'écraser sous le talon de sa chaussure.

— C'est fini ! clama-t-il... Vous l'avez vaincue, Jeannine. La *Belle aux flots dormant* a triomphé. Merci à vous, chérie, chérie !

Il ouvrit les bras. Éperdue, la jeune fille s'y blottit. Le docteur enfouit ses lèvres dans la chevelure blonde... Il riait et pleurait à la fois et répétait : *Les mauvais jours sont achevés.*

— La vie recommence Jeannine aimée ! voulez-vous devenir ma femme ?

— Pourquoi serai-je restée, Gilbert, si vous m'aviez été indifférent, répondit Jeannine, mais hélas, la fiancée ne peut pas même acheter sa robe de noces. Je suis venue à l'Ermitage comme une naufragée... Et vous ne savez rien de moi, pas même mon nom.

— Si fait ! clama soudain auprès d'eux une voix joyeuse. Votre nom n'est pas inconnu, ma mignonne, vous vous appelez : Le Bonheur !

C'était M^{me} Pascal, qui venait de surprendre les amoureux, et les montrait à Benjamine extasiée par cette vision sentimentale.

— A présent, à quand le mariage ? résuma la trépidante vieille dame.

— Oh ! laissez-nous demeurer encore l'un pour l'autre ce que nous étions jusqu'à ce jour : deux cœurs qui



apprennent à se comprendre, fit Jeannine. Nous rêvons, ne nous réveillez pas pour nous parler affaires, état civil et papiers ; ces formalités sont odieuses.

— Allons, allons ! fit Mme Pascal, êtes-vous des oiseaux des bois pour faire la noce sur les branches.

— Ma mère, fit le docteur Gilbert, Jeannine deviendra Mme Pascal, lorsque j'aurai le droit de lui donner ce nom. Je dois, en attendant, lui prouver que le vieil homme a disparu ; je veux redevenir ce que j'étais autrefois... L'homme de science lu et écouté. Grâce à sa collaboration, cette épreuve ne sera pas longue.

.
En effet, quelques semaines après ces événements, les habitants de l'île d'Yeu ne reconnaissaient plus le docteur Gilbert. Une transformation complète s'était opérée ; le mélancolique promeneur solitaire était devenu actif et entreprenant. L'Ermitage, métamorphosé en laboratoire biologique, devenait le rendez-vous des pêcheurs de l'île qui venaient y apporter leurs trouvailles. Le docteur, stimulé par Jeannine, avait repris ses visites aux malades ; il soignait les habitants de Port-Joinville et de Saint-Sauveur. Son auto cahotait dans les chemins en se rendant dans les hameaux ; apportait, avec lui, le réconfort et la santé.

Et les insulaires de la petite île en savaient gré à la fiancée du docteur qui avait rendu ce dernier à la raison.

Benjamine avait fait à la jeune fille une popularité

dans laquelle le merveilleux jouait un rôle. On commentait passionnément son sauvetage, un jour de tempête, et son arrivée à l'Ermitage, inanimée et endormie, comme une héroïne de légende. On ne lui connaissait pas d'autre nom de famille que celui de la *Belle aux flots dormant* et Benjamin eût été fort en peine de lui en trouver un autre.

Nul n'ignorait, cependant, que Jeannine était une rescapée du naufrage du *Saint-Christophe*, que les scaphandriers et les équipes de plongeurs s'efforçaient de renflouer depuis deux mois.

On prétendait que des victimes se trouvaient encore renfermées dans les flancs du paquebot presque déjà enfoui sous la vase. Les recherches continuaient, suivies par les pêcheurs et les journaux qui publiaient les renseignements recueillis, au jour le jour.

Ce fut ainsi que le docteur rapporta, un soir, à l'Ermitage l'*Écho de la Vendée*, qui venait de consacrer tout un article à une victime du sinistre identifiée huit jours auparavant.

« On vient de retrouver disait l'article, le cadavre
« méconnaissable de Mademoiselle J. Lancier, fille d'un
« médecin bien connu par son dévouement pour la science.
« Cette infortunée, qui collaborait, personnellement, aux
« préparations pharmaceutiques d'un honorable com-
« merçant de la Roche-sur-Yon, Monsieur Richard, dont
« les spécialités portent le nom... »

Un cri de Jeannine interrompit la lecture faite par Madame Pascal.

— J. Lancier..., vous dites J. Lancier?

— Oui.

— La fille du docteur Lancier?

— Ce nom est loin de m'être inconnu, ajouta le docteur Gilbert; il était fort apprécié de tous les coloniaux. Ses travaux sur le microbe de la peste pulmonaire étaient célèbres. Il étudiait les ravages des Stégomyas qui inoculent la fièvre jaune, quand il a succombé lui-même aux atteintes de cette horrible maladie.

— C'était mon père! fit Jeannine.

Cette révélation jeta le trouble dans tout le personnel de l'Ermitage.

— Mais... mon enfant, reprit naïvement Madame Pascal, vous n'êtes pas noyée que je sache.

— Ni méconnaissable? fit Benjamin.

Le docteur avait saisi le journal et continuait :

« Le corps de Mademoiselle Lancier était malheureusement si défiguré, que l'identification de cette nouvelle victime du Saint-Christophe n'a pu être établie que grâce aux quelques papiers enfermés dans un sac à main que la noyée avait passé autour d'un de ses bras... »

— Mon Dieu! fit Jeannine, mon sac que j'avais laissé tomber sur le pont du bâtiment. Tout s'explique, on a pris le corps de cette pauvre jeune fille pour le mien et je dois être considérée comme morte.

— Mais, mon enfant, fit la vieille dame, c'est affreux! il faut crier la vérité.

— Si j'avais voulu disparaître, cette confusion m'eût bien servi, remarqua Jeannine. Mais pourquoi cette émotion, Gilbert?

Le docteur venait en effet de devenir aussi pâle que l'était la jeune naufragée, quand il l'avait sauvée des flots.

— Lisez, fit-il, lisez, ma chérie.

Jeannine, surprise, reprit le journal.

« *Fait lamentable*, ajoutait l'Écho de la Vendée, un
« *héritage de plusieurs millions venait d'être attribué à*
« *cette infortunée jeune fille, par testament d'un*
« *frère de son père, Louis Lancier, ingénieur des mines,*
« *décédé à Valparaiso, après avoir institué sa nièce comme*
« *légataire universelle.* »

La jeune fille demeura sans voix.

— Des millions, proféra M^{me} Pascal.

— Mais vous voilà riche... Mademoiselle, dit Benja-
mine.

Et ce fut la grosse Sablaise qui acheva la lecture de l'article.

« *La seule parenté connue à Mademoiselle Lancier était*
« *celle de Monsieur Richard, son cousin. Par malheur,*
« *la loi successorale ne l'admettant point au degré néces-*
« *saire pour recueillir l'héritage, les millions de Made-*
« *moiselle Lancier seront attribués à l'État.*

— Comment dis-tu, vociféra la vieille dame, deviens-

tu folle, Benjamine? Que signifie cette plaisanterie, et que vient faire l'État dans cette histoire?

Le docteur Gilbert intervint.

— Il ne faut pas perdre de temps, Jeannine; dès demain il faudra faire valoir vos droits. Vous êtes majeure, maîtresse de vos actions, nul ne peut contester cette immense fortune dont je vous félicite, mon aimée.

— Oh! Gilbert, s'écria Jeannine, nous sommes riches, nous allons pouvoir être heureux, fonder un vivarium pour nos études!... Nous marier! découvrir des merveilles. Vous aviez raison, mon cher grand ami. Les mauvais jours n'existent plus, les mauvais jours sont finis!

— Pas pour tous, murmura tristement le docteur.

Mais personne ne l'entendit au milieu de la joie générale.

CHAPITRE IX

LA REVANCHE DE CENDRILLON.

Un mois après ces événements, Monsieur Richard ouvrait lui-même les volets de sa pharmacie, car il n'avait plus d'élève pour effectuer cette opération matinale.

Le gros homme avait maigri. Quelques rides précoces sillonnaient son visage poupin. Il semblait avoir aussi perdu sa turbulence d'autrefois. Une expression de fatigue et de tristesse assombrissait ses traits et,

de temps en temps, un soupir un peu bruyant trahissait le désarroi de son esprit.

Le son des cloches de l'église voisine, annonçant la première messe, redoubla sa mélancolie.

— Pauvre petitel murmura-t-il. Ciel de Vendée ! pourquoi m'avez-vous suggéré cette excursion funeste ?

Il soupira de nouveau et si fort que Madame Léocadie, qui traversait le magasin, s'arrêta net.

— Tu es malade ?

— Moi ? Non, pas du tout. Laisse-moi.

Madame Léocadie, qui se rendait à la messe du matin, leva vers le ciel un regard chargé de commisération pieuse.

Car, depuis le naufrage du *Saint-Christophe*, Madame Léocadie était devenue fort dévote.

Sans prendre garde aux brocards de son mari, qui prétendait que le « Diable se convertit en vieillissant », elle suivait les exercices de toutes les confréries de la Roche-sur-Yon, dans lesquelles elle était reçue avec la considération d'une personne bien pensante et éprouvée par le malheur.

Léocadie se complaisait à raconter inlassablement la catastrophe à laquelle elle avait échappé, par miracle, grâce à une entorse providentielle qui l'avait sauvée du naufrage.

Et la découverte du corps de la malheureuse Jeanne ajoutait encore au prestige de la pharmacienne, qui ne tarissait pas d'éloges sur « cette pauvre enfant, choisie par le ciel, pour protéger sa famille ».

La protection tardait un peu. Le Consortium finan-

cier qui devait lancer les spécialités de Monsieur Richard avait laissé tomber l'affaire sans même faire connaître les motifs de cette félonie commerciale.

Le coup avait été dur. Cette reculade avait fait un tort énorme aux spécialités de la pharmacie. Des confrères en avaient profité pour discréditer la *Jouvence de l'Ouest* et le *Corricide de Vendée*, bref la fortune tant espérée était loin de répondre à l'appel.

— Rien de nouveau encore, ce matin? demanda Léocadie. Tes fameux commanditaires ont-ils écrit? Monsieur Richard secoua la tête.

— Non.

— Jobard!... résuma sa femme, et elle s'en alla.

M. Richard demeurait songeur.

Il se promenait de long en large et le soleil, passant dans la transparence des bords de la devanture, le rendait alternativement vert ou rose, comme si les sentiments de son âme s'extériorisaient sur sa face.

Le facteur interrompit cette manœuvre d'ours en cage.

— Une lettre? s'exclama M. Richard.

— Recommandée.

Le pharmacien s'empressa. La missive était donc importante.

A ce moment, Laurence ouvrit la porte.

— Est-ce Fredo, papa?

— J'espère que non, avoua sincèrement le gros homme, sans prendre garde au désappointement de sa fille.

— Lui aussi nous abandonne, murmura tristement

la jeune fille. Ah!... si nous avions hérité des millions de Jeannine!

M. Richard eut un rire amer.

— Tu penses!... fit-il simplement.

Et il y avait dans ces deux mots une philosophie désabusée qui amena des larmes dans les yeux de Laurence.

Sans prendre garde à l'émotion qu'il avait causée, le pharmacien avait décacheté la lettre.

— Ciel de Vendée!... fit-il, tout à coup, en tombant assis sur un siège. Une inconnue vient d'acheter mon option au Consortium...

— Non?

— Si... si... Ce n'est pas un rêve. C'est un notaire de Paris qui m'annonce qu'une somme de trois cent mille francs vient d'être mise à ma disposition pour le lancement de mes produits. Le chèque doit arriver demain à ma maison de crédit. Quelle affaire! mon enfant, quelle affaire...

— Mon Dieu! s'écria Laurence. Alors Fredo va revenir!

— Il en est capable, gouailla M. Richard, mais à ta place, je le ferais attendre.

Il avait repris subitement son attitude expansive et son entrain. Il en tenait plus en place. Un client entra dans la pharmacie pour demander une dose d'ipéca. M. Richard lui désigna un bocal.

— Prenez... Ce que vous voudrez. Tant que vous voudrez. Ne vous gênez pas. Je n'ai pas le temps de vous servir.

Fou de joie, il interpella Léocadie.

— Je cours au Café du Théâtre, faire part à mes excellents confrères de ce coup de fortune qui nous arrive. Ciel de Bretagne!... c'est de la féerie... Allez!... allez!...

Ce fut ainsi que, deux heures durant, la pharmacie demeura ouverte, sans personne pour donner à la clientèle les remèdes destinés à guérir.

.....
Toutefois, lorsqu'après avoir annoncé partout l'événement, la raison commença à lui revenir, M. Richard retourna chez lui assez perplexe.

Il n'avait point fermé à clef l'armoire aux poisons. Si quelque client pressé s'était permis de se fabriquer lui-même une potion avec ces produits dangereux, les pires choses pouvaient se produire.

Justement la porte du magasin était ouverte. Un imprudent était entré.

— Ciel de Vendée! maugréa M. Richard. Il y a du monde... des clients sortent. Ah ça... qui se permet d'exercer mon ministère en mon absence?

Mais il recula épouvanté.

Une jeune fille blonde vêtue d'un sarrau blanc était installée au comptoir et s'y comportait avec l'habileté que donne une habitude professionnelle.

— Jeannine!... proféra M. Richard. Quelle hallucination atroce. Je deviens fou... J'ai des visions!...

Machinalement, il toucha du doigt un des clients qui se retourna et lui souhaita le bonjour.

— Qu'est-ce que raconte donc le journal, M. Richard?

Votre élève n'est pas noyée, puisqu'elle est revenue à son poste.

— Revenue ? balbutia le pharmacien. Est-ce possible ?... Je la revois telle qu'elle était, jolie, souriante. Elle range tout. Elle sait bien que Léocadie et Laurence sont incapables de me seconder. Alors elle reprend son rôle de Cendrillon... Pauvre chère enfant. Pauvre Jeannine. Quelle étrange hallucination !

Il entra, n'osant parler, de peur de faire évanouir l'apparition et n'osant bouger malgré son irrésistible envie de lui tendre les bras et de l'appeler.

Son ébahissement était si touchant et si comique que la vision se mit à rire de bon cœur.

Cet acte déconcerta M. Richard. Un fantôme n'aurait pas eu cette gaité.

— Ciel de Bretagne ! Maugréa-t-il. Je suis pourtant bien éveillé.

— On ne le dirait pas, cousin. Sans cela vous m'auriez déjà priée de venir bien vite vous embrasser, en dépit de votre barbe de trois jours, répliqua l'apparition en le menaçant du doigt.

Cette fois le pharmacien comprit.

— Vivante !... Toi, Jeannine. Ah, mon enfant. Est-ce bien vrai ? Quel miracle... Tu es revenue ?

— Mettre un peu d'ordre dans ce magasin où la comptabilité laisse vraiment à désirer, fit la jeune fille. Que veut dire ce chèque barré qui traîne parmi les ordonnances ?

Elle tendait à son cousin un papier que celui-ci examina avec surprise.

C'était un chèque de trois cent mille francs sur la Banque de France, à l'ordre de M. Richard, pharmacien spécialiste, etc.

Le chèque était signé *Jeannine Lancier*.

C'était la revanche de Cendrillon.

— Ciel de Vendée ! clama le gros homme. Je te devrais tout, mon enfant !

Riant et pleurant à la fois, il serrait Jeannine dans ses bras et ne se lassait point de la contempler avec ravissement.

Puis, sa cousine dut lui expliquer ce qui s'était passé depuis le naufrage du *Saint-Christophe* et comment la découverte de son sac à main, trouvé au bras d'une inconnue, avait fait croire à sa mort.

Elle était parvenue à se faire reconnaître comme l'héritière de son oncle, grâce à l'aide efficace du vieux professeur qui l'avait félicitée à la Sorbonne, le jour de la distribution des prix des Facultés.

Envoyée en possession de son legs et devenue prodigieusement riche, elle s'était alors souvenue des seuls parents qui l'avait recueillie avec bonté après la mort de sa mère et elle avait acheté l'option du Consortium afin de payer sa dette.

— Ta dette... ta dette?... Tu as de singuliers mots, ma petite Jeannine. C'est moi qui devrais être à tes pieds, ainsi que Laurence et Léocadie. A ce propos, je me réjouis d'avance de voir la tête qu'elle va faire en retrouvant assise au comptoir de la pharmacie une jeune personne qu'elle avait canonisée et placée dans le calendrier des saints avant sa mort.

Alors, comme si la Providence exauçait maintenant tous les vœux qu'il formait, M. Richard vit entrer sa femme.

Celle-ci était rayonnante.

— Imagine-toi qu'on sait déjà, à la Roche-sur-Yon, le revirement de notre fortune.

Elle s'interrompit brusquement à la vue de Jeannine.

— Hein ? fit-elle.

— Oui, déclara M. Richard. Notre blonde Cendrillon est venue reprendre sa place à la pharmacie pour se rendre compte si ta conversion était sincère.

Léocadie pinça les lèvres.

— Et l'autre ?

— Quelle autre ?

— L'autre Jeannine. Celle que l'on a retrouvée dans l'épave du *Saint-Christophe*.

Le pharmacien s'empessa de la mettre au courant des faits qui avaient permis de confondre la jeune fille avec une des infortunées victimes de la catastrophe de l'île d'Yeu.

— Quel prodige !... fit Mme Richard. Laissez-moi vous embrasser, ma mignonne. Ah !... Quand je vais raconter votre histoire à ces dames de l'Apostolat de la Prière...

— Tu leur diras que la Providence a pris la forme d'un jeune médecin qui est survenu fort à propos :

*Afin de mettre un frein à la fureur des flots
En dépit des méchants et de tous leurs complots...*

déclama M. Richard que la joie rendait lyrique.

— De quels méchants parles-tu? demanda Léocadie d'un ton agressif.

— De tous ceux qui ont méconnu la délicatesse de cœur et la bonté de notre Jeannine. Remercie-la bien fort, Léocadie. Si tu ne l'oubliais pas dans tes prières, elle, ne nous a pas oubliés dans ses bienfaits. Elle nous a donné, de nouveau, la fortune.

— Comment, balbutia Léocadie. C'était elle?

— Oui, ma chère.

— Jésus! exhala Léocadie. J'avais toujours dit que notre cousine était une belle âme et qu'on l'avait méconnue. Soyez bénie, Jeannine, mon enfant. Vous méritez d'être heureuse et si le ciel entend ma voix...

— C'est assez, conclut le pharmacien, impatienté par cette mauvaise foi grandiloquente. N'assourdis pas le ciel, Léocadie, c'est un conseil que je te donne. D'ailleurs, Jeannine n'a pas attendu ton intervention pour saisir le bonheur lorsqu'elle l'a vu passer. Elle va épouser celui qu'elle aime.

— Vraiment? fit Léocadie. Je suis enchantée, ma chère Jeannine, et Laurence sera également ravie. A ce propos, devinez qui nous avons rencontré, toutes les deux, en nous rendant à l'église?

— Pas d'énigmes. Vite au fait, je te prie, ma chère.

— Monsieur Fredo Berlys en personne qui s'est empressé de venir nous saluer. Il paraît qu'il était en voyage d'affaires et il a tout de suite dit à Laurence...

— Qu'il s'était empressé de revenir en apprenant que notre situation venait de repartir du pied gauche,

ricana le pharmacien... Il n'a pas tardé... à se renseigner et à faire machine arrière. Ah! c'est un jeune homme à la page.

Jeannine eut un sourire de mépris. Le souvenir de Fredo ne l'émotionnait plus.

Aussi ne fit-elle pas un mouvement lorsque soudain Laurence fit irruption dans la pharmacie, en criant avec une joie sincère :

— Tout est oublié, papa! Fredo m'adore, je fais de même et je le ramène... comme l'enfant prodigue.

— Hé! ne crie donc pas tant, bécasse! clama M. Richard. Ton enfant prodigue est un monsieur qui sait compter, calculer, additionner et soustraire. Si tu te laisses prendre, comme une alouette, au miroir de ses boniments, tu mérites le sort que tu cherches, celui d'une dupe... ou d'une poire. Demande son avis à Jeannine.

— Jeannine?

— Oui, ajouta Léocadie. Jeannine, sauvée du naufrage, vivante, généreuse et riche... très riche même.

Laurence était devenue très pâle.

— Mon Dieu... Jeannine, toi. Est-ce possible?

— Embrasse-la donc! cria très haut le pharmacien. Ce n'est ni une vision, ni un fantôme. C'est une rescapée qui revient de loin mais que nous ne laisserons plus repartir.

Laurence se décontenança. Si Jeannine demeurait à la Roche-sur-Yon, Fredo était fort capable de changer une seconde fois d'attitude.

Mais Jeannine comprit tout de suite ce qui se passait dans l'esprit de sa cousine.

— Rassure-toi, Laurence. Je repars tout à l'heure pour mon île. La mer m'a fait trouver un port d'attache et le palais d'un enchanteur qui m'a réveillée du cauchemar dans lequel j'étais plongée. J'ai changé de nom, *Cendrillon* est devenue la *Belle aux Flots dormant* et elle va regagner son domaine où elle vit heureuse et aimée, au bruit de la continuelle chanson que lui disent les flots.

— Jeannine ! s'écria M. Richard. Veux-tu donc nous quitter déjà ?

— Vous reviendrez, Jeannine ? implora un nouveau personnage.

La jeune fille tressaillit visiblement. Fredo Berlys s'inclinait devant elle avec une assurance déconcertante.

— Ah ! fit-elle. Je vous oubliais. J'allais repartir sans vous dire merci.

— Merci ? pourquoi donc, Jeannine ?

— Parce que, prononça la jeune fille, si vous m'avez désespérée au point de m'amener à désirer la mort, vous êtes cause que j'ai rencontré ainsi l'amour d'un homme dont je suis fière de devenir bientôt la femme.

Puis, sans même daigner jeter les yeux sur le bellâtre, elle quitta la pharmacie et se fit conduire à la gare.

CHAPITRE X

L'AMOUR EN FUITE.

La jeune fille avait hâte de retourner à l'Ermitage de l'Océan. Ces longues semaines loin de Gilbert lui avaient semblé interminables.

Impatiente, elle comptait les heures. Les trains lui paraissaient lents. Elle eût voulu abréger la distance et tripler la vitesse de la machine.

Quand elle arriva à Fromentine, elle éprouva l'ennui d'apprendre que le petit paquebot qui faisait le service de l'île d'Yeu, ne partirait que le lendemain, par suite d'une avarie de machine.

Mais la situation de fortune de Jeannine lui permettait des décisions promptes. Elle se renseigna et trouva dans le port un solide canot à moteur capable de tenir la haute mer.

Le patron, payé immédiatement, accepta de partir de suite et d'aborder l'île au point de la côte qu'elle désignerait.

Elle arriva donc de la sorte à l'Ermitage et se précipita de suite dans la maison en criant avec allégresse.

— Benjamine! C'est moi. Où est Madame? Où est le Docteur?

La grosse servante la salua avec un embarras visible.

— M^{me} Pascal est dans sa chambre, dit-elle.

— Et monsieur?

Benjamine esquissa un geste vague.

— Mais parle donc, proféra Jeannine, saisie d'une subite inquiétude. Que s'est-il passé?

— Je ne sais pas, balbutia la Sablaise.

Très émue, Jeannine la laissa et courut chez Mme Pascal.

La vieille dame ne l'entendit pas venir. La jeune fille s'étonna de la trouver silencieuse et assise tristement dans un grand fauteuil près d'une fenêtre d'où l'on dominait l'Océan.

Le cœur serré, elle s'avança.

— C'est moi, Jeannine. Eh bien, mais?... Oh, par exemple. Mais, vous pleurez, Mme Pascal? Qu'est-il arrivé en mon absence. Gilbert?... Où est Gilbert?

— Ah, mon enfant! gémit la vieille dame. Pourquoi n'êtes-vous pas revenue deux jours plus tôt. Vous l'auriez empêché de partir.

— Partir... lui, Gilbert?

— Hélas!

— Mais, pourquoi cela? N'avais-je pas écrit que je rentrerais à l'Ermitage? J'ai dû demeurer à Paris plus longtemps que je ne pensais pour réaliser l'héritage du frère de papa. C'est fait. Je suis très riche, riche à millions.

Mme Pascal soupira.

— Quel malheur!...

Ses yeux se remplissaient de larmes. Elle feignit d'essuyer ses lunettes et reprit.

— Nous eussions été si heureux dans notre médiocrité paisible.

— Mais qu'est-ce qui nous empêche de l'être encore ? s'écria Jeannine.

Tout à coup elle devina. C'était son immense fortune que Gilbert avait voulu fuir. Il y avait, entre eux deux, ses millions. Elle était trop riche et il s'était enfui sans la revoir dans la crainte de ne point se sentir assez fort pour résister à son amour.

— Grand'mère ! fit-elle. Écoutez-moi.

M^{me} Pascal eut un mouvement de joie. Le nom que venait de lui donner Jeannine la remplissait d'espérance.

— Dites-moi où est allé Gilbert, grand'mère ?

— Il m'avait fait promettre de ne pas vous le révéler, ma petite fille, mais votre bonheur commun en dépend, Dieu me pardonnera ce petit parjure. Gilbert espère trouver, dans l'Amérique du Sud, un champ d'expériences pour ses travaux biologiques. Il s'est rendu à Saint-Nazaire, prendre la paquebot l'*Orénoque* qui part demain pour le Brésil.

Jeannine se jeta au cou de la vieille dame.

— Au revoir, grand'mère. Demain me suffit. A très bientôt. Ayez bon espoir. Je pars.

— Saperlipopette ! jura joyeusement la vieille dame. Quel tourbillon !... Benjamine, si Gilbert s' imagine esquiver sa destinée, sans la permission de cette petite fille, il peut courir autour du monde, il sera bientôt rattrapé...

.

Jeannine n'était plus, en effet, la timide jeune fille qui servait la clientèle de la pharmacie Richard. Elle avait actuellement conscience de la force que donne

la richesse et elle ne tergiversait pas quand une décision rapide était à prendre.

Il ne fallait pas compter se transporter à Saint-Nazaire par les moyens ordinaires. Le temps pressait. L'*Orénoque* ne l'attendrait pas.

Heureusement le patron du canot qui l'avait amenée à l'île d'Yeu n'était pas encore reparti. Jeannine le héla du rivage.

— Votre bateau tient-il bien la mer?

— Dame, répliqua le patron, un peu surpris de cette question posée à brûle-pourpoint, bien sûr, ce n'est pas un thonier ou un sardinier mais dans les canots de sa catégorie, il n'y en a pas deux comme lui.

Jeannine regarda, un instant, la longue chaloupe à demi pontée dont on lui vantait les qualités.

— Si nous partions immédiatement, atteindriez-vous Saint-Nazaire avant demain?

Le patron se gratta la tête.

— Je ne peux pas l'affirmer, mademoiselle. Il faudrait naviguer la nuit et dame...

— Il le faut. Je dois partir sur l'*Orénoque*.

— Le paquebot?

— Oui.

— Il touche l'Espagne où il fait sa première escale. Il ne passe pas loin d'ici, un peu au large.

— Pourriez-vous me conduire à un endroit où je pourrai l'accoster? Même en pleine mer s'il le fallait?

Le marin regarda l'Océan.

— Ce serait peut-être un peu risqué. Le vent va tourner, on peut avoir un grain.

Jeannine trembla de le voir hésiter, puis refuser.

— Écoutez-moi, fit-elle. Combien vaut votre bateau?

— Je ne sais pas, répliqua le marin interloqué, vingt-cinq mille francs, trente au maximum.

— Je vous en offre cinquante mille, continua Jeannine en tirant son carnet de chèque.

— Mais? balbutia le patron...

— Et j'en ajoute dix mille si vous atteignez l'*Orénoque*.

Le marin regarda la jeune fille qui lui tendait le chèque et lui parlait avec une assurance de vieux loup de mer. Un long moment il resta sans parler, incapable de reprendre ses esprits.

Enfin un sourire éclaira sa face hâlée par le vent du large.

— C'est égal, murmura-t-il, c'est une expédition. Vous n'avez pas peur de passer une nuit au large?

— Non.

— Nous pouvons avoir du mauvais temps.

— Peu importe.

— De la houle...

— Vous passerez au travers.

— Comme un torpilleur alors?

— Si vous voulez.

Le marin sourit en hochant la tête.

— Vous avez du cran, savez-vous, mademoiselle. Eh bien, c'est dit! Le temps de faire mon plein d'essence, d'acheter quelque chose à manger.

— Tenez, fit Jeannine, entendant à l'homme deux billets de cent francs, allez et faites pour le mieux. Pen-

dant ce temps, moi j'embarque à bord de votre chaloupe.

— Nous réussirons ou nous irons par le fond tous les deux, cria le patron, gagné par l'enthousiasme de la jeune fille.

Toute autre que la *Belle aux Flots dormant* eût peut-être un peu réfléchi avant de persister dans cette équipée téméraire.

Mais Jeannine ne songeait même pas au danger. Enveloppée dans un suroît de matelot, elle se tenait debout, à l'avant de l'embarcation, indifférente aux embruns.

Le patron était revenu et avait fait son plein d'essence. Il largua les amarres et le jusant entraîna doucement la chaloupe loin de l'appontement.

La nuit était tout à fait tombée.

Le marin mit le moteur en marche et l'hélice fit bouillonner des flots d'écume à la poupe de l'embarcation. En même temps la chaloupe s'élançait, fendant les lames, gagnant le large.

Jeannine avait refusé de se réfugier dans l'unique et minuscule cabine de la chaloupe. Elle était dans un état d'énervement trop grand pour pouvoir prendre une seule minute de repos. De plus, elle voulait être la première à découvrir le grand paquebot qui portait Gilbert.

Le patron ne lui parlait guère. La mer devenait clapoteuse. Le vent, qui soufflait du large, retardait la vitesse de l'embarcation. Des vagues têtues s'écrasaient sur la proue et faisaient rejaillir des embruns glacés. Le marin était obligé de manœuvrer sans cesse pour ne pas trop embarquer et afin d'éviter d'avoir à manœuvrer les pompes.

Heureusement Jeannine l'aida à la manœuvre. Son sang-froid faisait l'admiration de l'homme de mer qui s'émerveillait de rencontrer, dans cette jolie poupée, une telle aptitude à comprendre et tant de décision rapide à exécuter.

La nuit était devenue très sombre. Pour éviter de se jeter sur les récifs des « Chiens », contre lesquels la mer se brisait avec force, et où les courants l'eussent infailliblement entraîné, le patron gouverna vers le Nord.

Il pensait avoir atteint à l'aube la pointe extrême de l'île de Noirmoutiers et pouvoir croiser dans la baie de Bourgneuf en attendant le passage de l'*Orénoque*.

Malheureusement l'état de la mer s'opposait à son dessein. Le canot fatiguait trop. Les lames devenaient de plus en plus violentes. La frêle embarcation vibrait sous les chocs des paquets de mer et embarquait de temps à d'autre. Il fallait utiliser la pompe et ne pas quitter, cependant, la barre du gouvernail.

Brisée de fatigue, trempée, transie de froid, Jeannine se prodiguait avec une vaillance opiniâtre. Sa volonté triomphait de sa lassitude.

La nuit ajoutait encore à la difficulté de la situation, pourtant déjà fort critique. L'obscurité était complète. De lourds nuages cachaient les étoiles et le patron craignait, à chaque minute, que la brume vint lui cacher les différents feux qui, du rivage, lui permettaient encore de s'orienter. Mais déjà ces feux même s'estompaient dans le lointain et il était impossible de se rapprocher de la côte sous peine de voir la chaloupe,

emportée par les courants, s'abimer sur les récifs redoutables de ces parages.

Tout semblait s'opposer à la réussite de cette randonnée qui menaçait de finir tragiquement.

Cependant, en dépit des éléments, la ténacité de Jeannine stimulait le courage du patron. Le canot était solide et s'il continuait à se comporter vaillamment il parviendrait peut-être au but.

— Jamais je n'aurais cru qu'une femme pût résister à une nuit semblable, mademoiselle. Toute autre que vous serait déjà affalée sur la couchette de la cabine, malade et à moitié morte de peur.

— Pensez-vous que nous trouverons l'*Orénoque*, il me semble que la brume se lève, dites-moi?

— Nous l'entendrons, mademoiselle. La sirène des grands paquebots m'est familière. J'ai été dix ans pilote du port de Saint-Nazaire.

— La chance est pour nous alors, fit Jeannine.

Mais à l'instant même et comme pour démentir les paroles de la jeune fille, des ratés se firent entendre dans le moteur, qui ralentit.

La chaloupe semblait s'immobiliser et la houle la soulevait de tous sens. Des vagues déferlantes grimpaient le long de son bord.

— Tenez la barre un instant, mademoiselle, cria le marin. Je vais voir ce qu'il y a.

Jeannine s'empara du gouvernail pendant que le patron se glissait sous le rouf en maugréant.

Jeannine, cramponnée au gouvernail que sollicitaient les violents mouvements de la houle, se sentait défaillir

après les fatigues harassantes des dernières heures.

On ne distinguait plus les feux de la côte, mais déjà, à l'horizon, une lueur blafarde indiquait l'approche de l'aube.

Le patron ne réapparaissait pas et les ratés du moteur se faisaient de plus en plus fréquents. Bientôt il s'arrêta tout à fait.

Un instant plus tard, le marin revenait au gouvernail en poussant un grand juron.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Jeannine.

— Plus d'allumage. Nous sommes flambés. Il faudrait démonter la magnéto.

— Est-ce impossible?

— Non, bien sûr, répliqua le marin. Mais c'est le temps qui nous manque. A terre, dans un atelier, il y en a pour deux ou trois heures et vous pensez qu'ici, sans lumière et avec le temps qu'il fait, il en faudrait au moins le double.

— Alors, nous sommes à la dérive.

Le patron, soucieux, tarda à répondre. Enfin il dit lentement.

— Pas tout à fait. Je peux envergner une voile et courir des bordées, ou revenir au port, en y mettant le temps.

— Mais... l'*Orénoque*?

Le marin ne répondit pas.

— Alors, continua Jeannine, si nous sommes trop loin... nous ne pourrions pas le rejoindre?

— A Dieu vat!...

Jeannine leva les yeux vers le Ciel. L'espérance l'abandonnait. Ses lèvres ne purent même pas prononcer

le nom de Gilbert que sa pensée évoquait. L'écrasante fatigue de la nuit l'accabla, elle roula anéantie au fond de l'embarcation qu'une vague énorme dressait au même instant vers une destination inconnue.

.
Quelques heures plus tard, le docteur Gilbert, penché sur le bastingage du pont-promenade de l'*Orénoque*, s'efforçait de percer la brume des yeux afin de distinguer, une dernière fois, les côtes de France, d'où le paquebot s'éloignait.

Une mélancolie obsédante et lourde comme les flots de l'Atlantique l'angoissait de plus en plus.

Il cherchait du regard l'île d'Yeu qui ne devait plus être très loin. Mentalement, le docteur adressait un adieu à l'Ermitage où Jeannine devait être revenue.

Le souvenir de la jeune fille le torturait déjà si cruellement qu'il regrettait la résolution qu'il avait prise. Cette fuite devant l'Amour lui semblait maintenant un geste odieux. N'allait-il pas briser ainsi le cœur si confiant de Jeannine? Il désertait. Une fierté orgueilleuse l'avait rendu lâche. Pourquoi n'avait-il pas attendu le retour de cette petite compagne si courageuse, si savante, si humble et si gaie?

Il évoquait avec désespoir son image si gracieuse et si blonde; ses yeux au charme si pur et son corps de souple statue. Par sa faute il avait perdu cette compagne qui aurait rendu son île comparable au paradis.

Il songeait au bonheur qu'il eût éprouvé à emmener ce compagnon de voyage au Brésil pour continuer leur collaboration précieuse.

— Que ne puis-je l'attirer près de moi par la puissance de mon désir. Quel rêve!... On peut s'épouser fort bien sur un navire. Le capitaine remplacerait le maire et tous les passagers applaudiraient à cette union romantique. Et l'histoire de Jeannine donnerait à la fiancée un intérêt qui en ferait l'héroïne du bord.

Hélas, il avait volontairement brisé, lui-même, ce rêve d'amour !

Perdu dans sa méditation il ne se rendit pas compte de l'agitation soudaine qui mettait en émoi l'équipage et les passagers de l'immense paquebot.

Les vigies venaient de signaler une épave. Un canot à essence, muni d'une simple voile de fortune, et dans lequel un homme faisait des signaux de détresse.

Machinalement le docteur Gilbert se laissa entraîner par la foule des passagers qui se pressaient vers la coupée de tribord pour apercevoir la frêle embarcation ballottée sur l'Océan et menacée d'être jetée contre les flancs du navire.

Des matelots jetèrent une amarre au passager de la chaloupe qui maintenait, d'un bras, le corps d'une jeune fille évanouie.

— Jeannine! clama désespérément Gilbert. Elle!... elle est venue me trouver! Jeannine!

Bousculant la foule qui l'empêchait d'avancer, le docteur se précipita.

— Vous connaissez donc cette personne? lui demanda un des officiers du bord.

— C'est ma fiancée, fit le docteur.

Alors d'un bond prodigieux et sans calculer le

danger il sauta par-dessus le bastingage et plongea à quelques mètres du canot.

En trois brasses il atteignait la chaloupe où il se hissait, et prenait dans ses bras la jeune fille.

Tous les passagers applaudirent.

Mais, insensible à l'ovation qui saluait son exploit, Gilbert s'efforçait de ranimer Jeannine.

— C'est donc vous qu'elle voulait atteindre, Monsieur? lui dit le marin naufragé. Elle a lutté avec moi toute la nuit sans avoir peur. La mer ne l'effraie pas. Mais, si nous n'avions pas retrouvé à temps l'*Orénoque*...

— Elle eût sacrifié sa vie pour moi, fit Gilbert, et j'aurais été la cause de sa mort. Jeannine ! Jeannine chérie ! me pardonneras-tu ma fierté stupide ? Réveille-toi, nous ne nous quitterons plus, Jeannine, ma *Belle aux Flots dormant* !...

Alors, comme pour justifier ce nom qu'elle méritait encore davantage, la jeune fille ouvrit les yeux, reconnut Gilbert et dit, en souriant ainsi que la princesse du conte :

— C'est vous, mon prince ? Vous vous êtes bien fait attendre !

Puis, sans autre cérémonie, elle embrassa Gilbert.

FIN

SON RÊVE

par RAOUL LE JEUNE

CHAPITRE PREMIER

CONFIDENCE.

Assis dans un fauteuil, le regard attaché à un masque grimaçant importé de Chine, sur les genoux un livre ouvert attestant une lecture récemment interrompue, Max Sénard, dans une douce quiétude, laissait les heures s'écouler lentement.

A quoi pensait-il ?

Ses idées qui se succédaient dans son cerveau apportaient chacune une image différente. Par instants, une flamme de satisfaction brillait au fond de ses prunelles noires ; parfois une morne tristesse errait sur son visage imberbe dont les traits fins et réguliers lui donnaient une physionomie agréable et sympathique. Sa peau brunie par le soleil, ses cheveux bruns, rares sur le sommet de la tête, calvitie précoce, permettaient à quiconque de penser que cet homme de quarante ans avait vécu longtemps aux colonies.

Pour s'en convaincre, il suffisait d'admirer par la chambre les meubles aux formes originales, les nombreux objets d'art, bibelots, tous en provenance d'outre-mer.

Sans famille, fortuné, Sénard, après une cruelle déception sentimentale, s'était décidé à parcourir le

(A suivre.)

4005-2-34. — CORREIL, IMPRIMERIE CRÉTÉ.

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

Volumes déjà parus :

GÉRARD FAIRLIE

L'Appel des Vautours.

W. W. JACOBS

La Main de Singe.

CONAN DOYLE

Aventures de Sherlock Holmes.

Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.

Souvenirs de Sherlock Holmes.

Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.

Résurrection de Sherlock Holmes.

Sherlock Holmes triomphe.

SAPPER

Le Capitaine Drummond.

E.-W. HORNING

Un Camarionneur amateur : Raffles.

Le Masque noir (*Aventures de Raffles*).

Le Voleur de nuit (*Dernières aventures de Raffles*).

M. CONSTANTIN-WEYER

Vers l'Ouest.

CHRISTIAN DE CATERS

Le Maléfice de Java.

La Sauterelle Améthyste.

CAMILLE PERT

La Petite Gady.

VICTOR BRIDGES

Le Secret de la Falaise.

J. M. WALSH

Le Mystérieux X.

OTWELL BINS

L'Hôte disparu.

JEAN DE LA HIRE

L'Assassinat du Nyctalope.

H. RIDER-HAGGARD

Elle.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque Volume **3 FR. 50**

ALBERT BONNEAU

La marque du Léopard.

Le Désert aux cent mirages.

La Maison du cauchemar.

ANDRÉ ARMANDY

Le Maître du Torrent.

RUDYARD KIPLING

Contes de l'Inde.

CHARLES FOLEY

Kowa la mystérieuse.

Le Chasseur nocturne.

C.-J. CUTCLIFFE HYNÉ

Kata Meredith.

ARTHUR MILLS

Serpent Blanc.

ARTHUR MORRISON

Sous la griffe de Martin Hewitt.

L'Étrange Aventure du "Nico-bar".

L'Heure révélatrice.

La Main de gloire.

H. G. WELLS

La Poudre rose.

J. JACQUIN ET A. FABRE

Les 5 crimes de M. Tapinois.

G.-G. TOUDOUZE

Le Maître de la mort froide.

Carnaval en mer.

HERVÉ DE PESLOÜAN

L'Énigme de l'Élysée.

R. CHAPELAIN

Les Perles sanglantes.

L'Île des Démon.

RENÉ THÉVENIN

Les Chasseurs d'hommes.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES PATRONS FAVORIS

économisent le tissu



Ils sont
parfaits

1.000
MODÈLES
"CHICS"
PAR AN

^{FRI}
2.50
LA POCHETTE